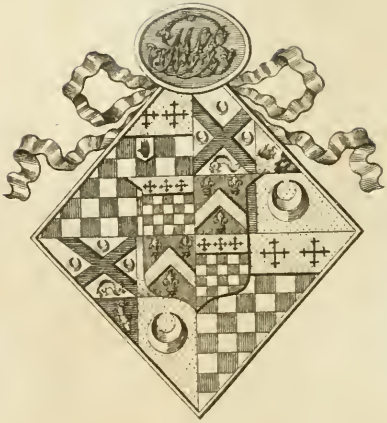
3 1761 04491 3325



Margaret Smith Burgess.

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

AVIS.

Nous, soussignés, déclarons que les ouvrages du Citoyen DUCRAY-DUMINIL, savoir :

Lolotte et Fanfan, 4 vol. in-18, fig.

Alexis ou *la Maisonnette dans les Bois*, 4 vol. in-18, fig.

Petit Jacques et Georgette, ou *les petits Montagnards*, 4 vol. in-18, fig.

Codicile Sentimental, 2 vol. in-18, fig.

Les Soirées de la Chaumière, ou *les leçons du vieux Père*, 8 vol. in-18, fig.

Victor, ou *l'Enfant de la Forêt*, 4 vol. in-18, fig.

Cælina, ou *l'Enfant du Mystère*, 6 vol. in-12, fig.

Les Cinquante francs de Jeannette, 2 vol. in-12, fig.

Les Petits Orphelins du Hameau, 4 vol. in-12, fig.

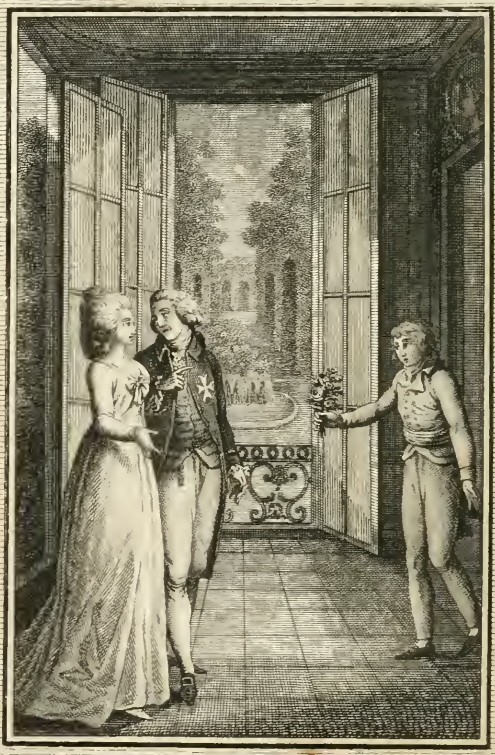
Les Contes de Famille, 6 vol. in-18, fig.

Paul, ou *la Ferme abandonnée*, 4 vol. in-12, fig.

Ne se trouvent, *avoués par l'Auteur*, que chez LE PRIEUR, Libraire, rue Saint-Jacques, qui en est le seul propriétaire ; que toute autre édition serait une contrefaçon, et que nous poursuivrons les contrefacteurs par-devant les Tribunaux.

DUCRAY-DUMINIL.

LE PRIEUR.



Quel est ce grand garçon aux yeux bleus, au maintien modeste? = c'est le pauvre Paul!

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

PAR le Cen. DUCRAY-DUMINIL.

O toit rustique du vieillard aveugle ! qu'as-tu fait des hôtes vertueux que tu recélais ?

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LE PRIEUR, Libraire, rue Saint-Jacques, N.° 278.

AN X. — 1802.

PQ
2220
D76P3
t.1

COURT AVANT-PROPOS.

J'ose croire qu'on ne fera pas à cet ouvrage le reproche banal, répété aujourd'hui jusque sur nos théâtres, d'offrir des tours, des vieux châteaux, des voleurs, des diables et toutes les invraisemblances du genre anglais : je m'y suis prescrit la plus grande simplicité dans l'action et dans les événemens. On pourra peut-être y trouver le personnage d'*Isidore* immoral, bas, trivial, repoussant ; mais un seul mot doit faire taire cette critique injuste : j'atteste que ce personnage d'*Isidore* est calqué sur l'exacte vérité ; il existe encore aujourd'hui, ainsi que ma *Pauline*,

dans la société : ainsi le fond de ce roman est vrai : un tableau déchirant que j'ai eu sous les yeux, m'a donné l'idée de cet ouvrage, dont j'ai seulement reculé l'action dans d'autres tems et changé les noms des personnages. J'ai augmenté, agrandi mon câdre, et j'y ai mêlé, il est vrai, des incidens de mon imagination ; mais le trait qui en fait la base, n'en est pas moins arrivé, et j'ai cru qu'il offrirait un but moral assez neuf, assez fort, pour effrayer les jeunes gens sur les suites de leurs premières inclinations. J'attends tranquillement les critiques sur le style, sur mille choses ; j'y suis habitué : je ne suis point gâté par les journaux, et je n'ai point de prôneurs...., mais je serai toujours

assez récompensé de mon travail, si j'ai mérité l'estime des amis des mœurs et des pères de famille, qui, je ne crains pas de les en assurer, peuvent mettre avec fruit ce roman entre les mains de leurs enfans. C'est à la jeunesse que depuis long-tems j'ai consacré ma plume, et j'écrirai toujours, *tant bien que mal*, dans le seul projet de diriger son cœur vers le bien, et d'occuper utilement son esprit.

PAUL,

OU

LA FERME ABANDONNÉE.

Hola, eh !.... postillon, vîte, des chevaux pour monsieur le commandeur de Waroménil ?.... et sur-tout qu'on prenne garde de le réveiller en mettant le mallier.....

Tel est le bruit que fait, à deux heures du matin, un domestique debout derrière une chaise qui s'arrête à la poste de la petite ville d'Etampes. Ces cris, plusieurs fois répétés, réveillent enfin les gens de la maison, qui ouvrent et se préparent à servir ces nouveaux voyageurs. Le bruit que font ces gens, la clarté d'une lanterne, tout réveille le commandeur, qui, depuis Paris, s'était endormi profondément dans sa voiture. Qu'est ceci ? demande-t-il à

l'abbé Bardot qui l'accompagne seul. Que nous arrive-t-il ? sont-ce des voleurs ? — Non, monsieur le commandeur ; c'est qu'on va relayer. — Ah, ah ! quelle heure est-il ? — Mais, je crois qu'il est deux heures après minuit. — Si tard !.... je me suis endormi là, moi : je bâille, je suis mal à mon aise. — Monsieur le commandeur a fait effectivement un long somme. — Que ne me teniez-vous éveillé, l'abbé ? il fallait me parler, me raconter quelque histoire. — C'est ce que je faisais ; j'entretenais monsieur le commandeur des projets que la Russie manifeste, je crois, de déclarer la guerre au grand-turc ; mais monsieur le commandeur a fermé les yeux sans m'écouter, et s'est assoupi soudain. — C'est bien étonnant ! — Oui, cela m'a surpris en effet. — Eh bien, puisqu'il en est ainsi... je... je bâille encore ; je suis vraiment d'une lassitude !... j'ai envie que nous nous reposions ici, l'abbé ; nous con-

tinuerons notre route demain matin.—Je crois en effet que monsieur le commandeur fera très-bien de se mettre, pendant quelques heures, dans un bon lit. —Oui, vous avez raison; je n'aime pas voyager la nuit; à mon âge, cela fatigue. Le domestique est-il là? — Célestin? oui, monsieur le commandeur. —Voulez-vous bien l'appeler? — Oui, monsieur le commandeur. . . Célestin? Célestin?

Célestin s'approche; le commandeur lui dit : Tiens, mon bon Célestin, nous passerons ici le reste de la nuit; car je me sens tout le corps brisé; j'ai eu tant de révolution, tant de chagrin aujourd'hui!.. Va demander à madame Bontems si elle peut me recevoir? (*Le domestique entre dans la maison; le commandeur continue :*) C'est qu'elle me connaît bien, madame Bontems; il y a au moins vingt-cinq ans qu'elle tient l'auberge de la poste, ici, et je l'ai vue jolie, madame Bontems! —

Monsieur le commandeur, cette femme dort sans doute, à cette heure ? — Eh, on la réveillera ! Pour moi !... il m'est arrivé autrefois chez elle certaine aventure... Elle connaît bien aussi mon mauvais sujet de neveu.

Le domestique revient : monsieur le commandeur peut descendre, dit-il ; madame Bontems, qui écrivait chez elle, se fait un honneur de donner à monsieur la plus belle chambre de sa maison. — Je le savais bien, moi ! Cette femme écrivait, si tard !... toujours la même, toujours laborieuse. Allons, voilà qui est dit : Célestin, va renvoyer le postillon et les chevaux qui nous ont amenés de Paris ici ; nous allons tous nous coucher.

Célestin exécute les ordres de son maître ; on introduit le commandeur et l'abbé Bardot dans une chambre très-propre, à deux lits, où tous deux se couchent et dorment jusqu'au matin.

Le soleil est déjà bien avancé dans sa carrière, et le commandeur, ainsi que son compagnon de voyage, dorment encore. Madame Bontems rencontre Célestin : Eh, mon ami, lui dit-elle, vous voilà ! qui m'a donc procuré l'honneur de recevoir cette nuit monsieur le commandeur de Waroménil ? il y a plus de six ans qu'il n'est passé par ici, et je le croyais fixé pour sa vie dans ses propriétés à Paris. — Il est vrai, madame, répond le domestique ; monsieur le commandeur croyait bien finir ses jours dans la capitale ; mais des circonstances, des chagrins... — Des chagrins, à son âge !.. eh, bon Dieu ! qui peut donc encore lui en causer ? il avait déjà tant souffert, ce bon seigneur !... Ah, j'entends ; son neveu, peut-être ?... — Oui, c'est son neveu, monsieur le chevalier de Verceil ; il ne le laissera pas tranquille. — Il n'est pourtant plus ce qu'on appelle un jeune homme, mon-

sieur le chevalier de Verceil ; il a bien quarante ans ? — Pas encore ; mais trente-six au moins. — A cet âge-là, on ne doit plus faire de folies. — Ah bien oui ! notre étourdi en fera toute sa vie ; c'est une tête ! . . . — Un fou ! qui est assez sérieux néanmoins ; mais, la conduite !... Tenez, je l'ai vu souvent, moi qui connais les physionomies, les caractères ; on voit tant de monde dans notre état !... j'ai prédit que cela ferait un très-mauvais sujet. Et quelle nouvelle frasque a-t-il donc faite à son oncle ? — Je ne sais pas trop ; mais il faut que cela soit bien sérieux ; car mon maître, qui ne pensait pas du tout hier matin à quitter Paris, son hôtel, ses habitudes, s'est décidé, en moins d'un quart d'heure, à tout abandonner, à voyager, à le déshériter même, je le crois. — Vraiment ! comment s'est-il déterminé si vîte ? contez-moi donc ça ? ce n'est pas que je sois curieuse, au moins ; mais on aime

toujours à s'instruire de ce qui concerne les voyageurs les plus distingués qu'on reçoit chez soi. Voyons, mon cher Célestin, parlez... mais vous boiriez bien un coup ? — Volontiers, madame Bontems. — Nicolas, apporte à monsieur demi-bouteille... de ce vin... le dernier sur les marches du caveau, à droite.

On apporte à Célestin tout ce qu'il faut pour déjeûner ; et, pendant qu'il casse une croûte, il satisfait ainsi le vœu de madame Bontems :

« Vous savez que mon maître, qui est bien le meilleur homme que je connaisse, quoiqu'un peu vif, a fait les plus grands sacrifices pour l'éducation de son neveu ? j'ai vu cela, moi ; il y a vingt-cinq ans que je suis à son service ; j'étais tout jeune quand je suis entré chez lui : je lui fus donné par la cousine de la nièce de l'oncle du portier d'un de ses amis, lequel portier était propre frère du cuisi-

nier d'une dame qu'alors monsieur de Waroménil... mais ce n'est pas cela dont il s'agit. Je vous disais donc que j'ai été témoin de la tendresse extrême que ce brave homme avait pour monsieur de Verceil, propre fils de sa sœur, et qui était orphelin ; car vous saurez que, depuis long-tems, monsieur le commandeur n'a plus de parens au monde ; il ne lui restait qu'une espèce de cousin, éloigné encore ; mais c'était égal, il aimait beaucoup ce parent-là ; il l'avait même marié, établi : eh bien ! il vient de le perdre aussi. Je vous dis, tous les malheurs ont accablé à la fois l'ame sensible de mon maître..... Monsieur de Verceil était le seul être auquel il pût s'intéresser !... Déjà, depuis un an ou deux, monsieur de Verceil ne voyait que très-rarement son oncle le commandeur. Son oncle le commandeur s'indignait de cette espèce d'abandon, lorsqu'hier matin,

vers neuf heures... oui, il était bien neuf heures... s'il n'était pas neuf heures, il n'en était pas dix, c'est sûr... un particulier demande à parler en secret à mon maître ; je l'introduis en ma qualité de valet de chambre, c'est mon droit... L'inconnu reste enfermé à peu près une heure trois quarts quelques minutes avec monsieur le commandeur ; enfin il se retire, et je vois sur sa figure vénérable qu'il a versé des larmes. Mon maître paraissait pour le moins aussi ému que lui, mais sans qu'il parût beaucoup qu'il eût versé des pleurs. Moi, cela m'attendrissait. Mon maître reste un moment la tête appuyée dans ses deux mains, sur son secrétaire ; puis il s'écrie : Allons, il faut l'abandonner, c'est un monstre !... Je me hasarde à lui demander qui est un monstre : Parbleu, me répond-il avec sa brusquerie ordinaire, qui ? qui ? faut-il le demander ? c'est mon neveu ! — Monsieur

le chevalier ! quel tour vous a-t-il donc joué encore ? — Encore ? tu as raison, j'aime ce mot, encore ! il a tant fait d'extravagances ! il n'en fera plus, je t'en réponds. Célestin (*il me prend la main avec bonté*), tu m'es attaché ? — Jusqu'à la la mort, mon cher maître ! — Consens-tu à me suivre par-tout ? — Par-tout. — Fais monter mes gens, que je les paie tous et que je les congédie ; je ne garde que toi. — Monsieur est bien bon..... Mais que prétendez-vous donc faire ? — Fuir Paris, mon neveu, la société, le monde entier, me retirer, en un mot, dans mon château, là-bas, au pied des Pyrénées. — Juste ciel ! mais monsieur, ce vieux château est inhabité depuis si long-tems ! il est gothique, noir, mal-sain. — Je le ferai rebâtir ; cela me distraira, me... donnera de l'occupation. — Et, pendant qu'on le rebâtira, où monsieur s'établira-t-il ? car il n'y logera pas, sans doute, au milieu

des démolitions, des maçons; des ouvriers de tout genre? —Non, sans doute, je me garderai de m'y fixer pendant tout ce désordre-là; mais je demanderai un asile à ma belle parente, qui loge à deux pas de mon antique castel. — J'entends : c'est chez madame la marquise de Belbonne que nous irons? —Et cela, dès ce soir. —Dès ce soir? —Oh, mon Dieu oui. Paris m'est insupportable ! je n'y vois que des infortunés, et des infortunés que je ne puis pas secourir encore : c'est ce qui me désespère ! —Monsieur est si bon ! —Celui-là, de tout à l'heure... ah mon Dieu ! —Il est bien malheureux? —S'il l'est ! et par la faute de... ah ! éloignons de nous toutes ces sombres images : partons; allons trouver une femme adorable, que j'aime, que je respecte !... eh bien ! il faut encore qu'en arrivant chez elle, je porte le désespoir dans son ame si belle, si pure ! —Le désespoir? —Oui, il faut

que je lui apprenne... mais tu sauras tout cela : fais ce que je t'ai dit ; ordonne de ma part à mes gens de monter tous ici... excepté le concierge, que je garde ; car il faut quelqu'un pour veiller, pendant mon absence, sur cet hôtel... tu lui diras... qu'il vienne me parler quand tous les autres seront sortis de mon cabinet... Ah, écoute, Célestin ! tu passeras ensuite rue Tiquetonne, chez monsieur Maugers, et tu le prieras de me tenir prêts, pour neuf heures, ce soir, un postillon et deux chevaux qui puissent me conduire jusqu'à Etampes. Tu feras prix avec lui, et tu prépareras ensuite ma grande chaise de poste, qui a déjà fait la route du Roussillon, et qui m'y conduira bienencore.'

» Quoiqu'étourdi de ce départ précipité, dont j'ignore les motifs, j'exécute les ordres de mon maître. Il paye et congédie tout son monde ; il cause longtems avec Martin, le concierge, et en

moins de quatre heures, tout est prêt pour notre voyage. Il me donne, dans l'intervalle, une lettre à porter à la poste, lettre qui, par parenthèse, paraît beaucoup l'affecter ; car il la relit vingt fois, et la corrige de même, avant que de la cacheter. Enfin, à neuf heures et demie précises, peut-être quelques minutes avec, les chevaux de monsieur Maugers arrivent ; on les attelle à notre chaise ; nous partons et nous voilà ! »

La curiosité de madame Bontems n'était pas entièrement satisfaite par ce récit, dans lequel il régnait une obscurité, des mystères que cette bonne dame aurait bien voulu pénétrer ; mais, persuadée que Célestin n'en savait pas davantage qu'il ne lui en avait dit, elle se contenta de ces demi-confidences : cependant, ajoute-t-elle, vous ne m'avez parlé que de monsieur le commandeur, et vous ne m'avez rien dit du monsieur

qui l'accompagne ? car on m'a appris que cette nuit, monsieur le commandeur n'était pas seul quand il a demandé un logement chez moi. Il y avait avec lui une espèce d'écclesiastique ? qu'est-ce que c'est que cet abbé-là ? — L'abbé Bardot ! ah, vraiment c'est le plus drôle de corps, et la plus singulière histoire ! écoutez, écoutez, vous allez voir comme les evenemens sont souvent bien favorables à de certains individus ?

« Monsieur l'abbé Bardot est un homme de quarante-huit ans, et tout au plus deux mois avec : il fut le précepteur de notre jeune fou, monsieur de Verceil. Vous savez que monsieur le commandeur fit élever chez lui son neveu qui avait perdu, presque en naissant, son père et sa mère. Monsieur le commandeur lui donna l'abbé Bardot pour précepteur. Le jeune homme fut assez docile à ses leçons, jusqu'à l'âge de dix-huit

ans ; mais alors la force des passions l'entraînant vers la dissipation, je dirai plus, vers le libertinage, il n'eut plus besoin de maître, et monsieur le commandeur congédia monsieur l'abbé Bardot, qui était resté près de lui l'espace de dix ans, à peu de chose près. Nous n'avions plus entendu parler du tout de cet abbé Bardot, lorsqu'hier même, au milieu des préparatifs de notre voyage, pendant que nous faisions les malles, etc., un individu se présente et demande à parler à mon maître : je crois le reconnaître, et je le reconnais en effet pour l'ancien précepteur du chevalier ; je le présente à monsieur le commandeur, et il s'établit entre eux deux la conversation plaisante que je vais vous rapporter en entier, parce qu'elle est vraiement originale.

» Mon maître commence le premier : Eh ! si je ne me trompe, n'est-ce pas

l'abbé Bardot ? — C'est lui-même, monsieur le commandeur. — Mais il y a près de vingt ans que je ne vous ai vu ? — Dix-huit ans, monsieur le commandeur. — Qui vous amène donc chez moi ? — Je viens implorer les bontés de monsieur le commandeur. — Mes bontés, comment ? — Je suis sans argent, monsieur le commandeur, sans état, sans ressource, et je n'ai plus au monde que la protection de monsieur le commandeur. — A quoi peut vous servir ma protection ? — A me procurer une petite place, de l'occupation, quelque chose en un mot qui me fasse vivre. Monsieur le commandeur doit se rappeler que j'ai mérité son estime, ses bontés, pendant le tems que j'ai eu l'honneur de faire l'éducation de monsieur le chevalier de Verceil, son neveu ; — Oui, vantez-vous-en, l'abbé, vous avez fait là une belle éducation ! —

Mais

Mais j'ai cherché à le diriger vers le bien : est-ce qu'il ? . . . — C'est le plus parfait mauvais sujet que je connaisse. — Ah, mon dieu ! après les principes de morale et de sagesse que j'ai cherché à inculquer dans son cœur ! — Oui, vous lui donniez d'excellentes leçons, mais il n'en a pas profité. Je suis bien loin, comme vous voyez, de vous accuser de sa mauvaise conduite : s'il vous eût écouté ! . . . Mais abrégeons : qu'avez-vous fait depuis que vous êtes sorti de chez moi ? — Je suis entré dans une maison riche, puissante même, en qualité d'aumônier. Là il m'est arrivé des aventures, ainsi qu'aux personnes chez qui j'étais ; mais des aventures !.... je vais vous les raconter, monsieur le commandeur. — A présent ? ah bien oui, j'ai le tems, n'est-ce pas ? vous voyez que je suis dans un embarras ! . . . Au fait : vous n'avez ni pain, ni fortune,

ni argent, ni ressources, en un mot ? — Rien de tout cela, monsieur le commandeur. — Non ? eh bien, si vous m'êtes attaché, si vous ne tenez pas à Paris, vous n'avez qu'à me suivre. — Où, monsieur le commandeur ? — Où, où ? parbleu où je vais ; que vous importe en quel coin de la terre je vous emmène ? — Comment ! monsieur le commandeur quitte Paris ? — Je voudrais quitter la France, la vie, le monde entier pour n'y jamais revenir ! — Dieu puissant ! que vous est-il donc arrivé ? — Il m'est arrivé, il m'est arrivé.... Vous n'avez pas besoin de le savoir ce qui m'est arrivé ! Oui ou non, voulez-vous m'accompagner ? — Moi, monsieur le commandeur ? c'est un si grand honneur, que... — Il n'est pas question d'honneur ici ; je ne veux que de l'amitié, du zèle, de la franchise, de la confiance. Vous sentez-vous capable de

m'accorder tout cela ? — Mais, c'est un devoir qui. . . — Allons, voilà un devoir qui, à présent : je n'aime pas les devoirs; les hommes qui n'agissent que d'après ce principe, ne sont jamais des amis. — Quoi ! monsieur le commandeur daignerait me traiter en ami ? — En ami. — Je doute si je veille. — Oui, vous veillez, oh, vous veillez bien; car je vois là vos deux grands yeux tout ouverts, tout ébahis ! — Et quel jour part monsieur le commandeur ? — Comment, quel jour ? mais c'est ce soir, ce soir même, à neuf heures précises. — Ce soir ! — Eh bien ? — Eh bien... — Etes-vous homme à vous trouver ici à cette heure-là ? — Certainement que je suis homme à cela. — Tant mieux : touchez là ! — Que de bontés ! — Mais vous ne me quitterez jamais ? — Jamais. — Je n'ai plus de parens, plus d'ami ; il me faut quelqu'un pour causer,

pour me distraire... — Oh, je serai ce quelqu'un-là. — Eh bien, à ce soir! — A ce soir, monsieur le commandeur; je vais faire mes préparatifs pour vous tenir parole. Dieu de bonté! qui m'auroit dit?... — Allons, qui vous aurait dit!... Personne sans doute; car personne ne pouvait deviner cela. Partez, et laissez-nous; vous voyez que moi et Célestin nous avons de la besogne. Adieu: soyez exact au rendez-vous. — Oh, je le serai!

» Et l'abbé sort, rayonnant de joie et d'espoir. Voilà, madame Bontems, ce que c'est que l'ecclésiastique qui accompagne mon maître, et comment leur projet d'union s'est fait en un clin d'œil. Ce qu'il y a de comique, c'est que l'abbé ne sait pas encore où il va, et qu'il ne connaît rien des desseins de monsieur le commandeur. Hier soir, à neuf heures très-précises, l'abbé Bardot était à

l'hôtel, avec un très-léger paquet sous son bras. Monsieur était encore occupé à ranger des papiers dans un portefeuille. Une demi-heure après, les chevaux sont arrivés : tous deux sont montés en voiture ; mon maître s'y est endormi sur le champ, et ne s'est réveillé que cette nuit à la porte de votre auberge. Il est très-curieux, l'abbé Bardot ; il doit bien souffrir d'ignorer où l'on va et le pourquoi de ce voyage ; mais il ne tardera pas, sans doute, à savoir tout cela : il est fin, insinuant, dissimulé, et sur-tout intéressé ! Ce n'est pas un ami que monsieur emmène là avec lui ; c'est un véritable hypocrite, qui n'aime que lui, profite de tout, et ne pense qu'à tirer parti des circonstances ; avec cela paresseux, gourmand, menteur, oh ! ... Enfin, monsieur l'a voulu comme cela ; ce n'est pas à moi à y trouver à redire. Quelle différence entre

cet homme-là et mon maître ! ... Bon, sensible, généreux, humain, monsieur le commandeur a toutes les qualités d'une belle ame. Pour de l'esprit, il en a aussi; mais de ce côté-là il a quelques ridicules que vous lui connaissez bien, n'est-ce pas, madame Bontems ? Vous savez qu'il aime beaucoup parler, qu'il tranche, qu'il ordonne, et que rien n'est bien fait s'il n'a pas décidé qu'on le fît. Il y a des gens qui ne peuvent souffrir la contrariété : lui, c'est bien différent, il veut qu'on lui réplique, qu'on lui tienne tête, et l'on n'a pas le sens commun, selon lui, lorsqu'on l'écoute, qu'on est de son avis, qu'on lui trouve toujours raison. Au contraire, lorsque quelqu'un le réfute, lui suscite des obstacles, il le trouve charmant ; mais il faut qu'on lui laisse le mérite de lever ces obstacles, de prouver qu'on a eu tort : alors il sort triomphant de la lutte, et il

s'enorgueillit d'une discussion qui s'est terminée à son avantage ; il trouve plus de gloire à se voir donner raison, quand on a voulu lui prouver long-tems et inutilement qu'il avait tort : c'est bien là son caractère, n'est-il pas vrai, madame Bontems ? »

Madame Bontems inclina la tête en souriant, et Célestin, tout fier de faire briller son jugement, termina le portrait de son maître : « Vous ne croiriez pas, madame, qu'il porte souvent à l'excès ce léger ridicule-là, pour des riens, pour des vétilles, plutôt que pour des affaires graves. Vous savez qu'il se pique d'être architecte, charpentier, serrurier, qu'il connaît en un mot tous les états manuels. Eh bien, il y a trois jours, il a congédié son menuisier, parce que ce menuisier, à qui il avait commandé quelque ouvrage, lui apportait un bout de cloison faite justement d'après les

dimensions que mon maître lui avait données, et sans s'en écarter d'un quart de ligne. Ce butor, s'éria-t-il avec humeur, qui fait cela à la lettre, comme je le lui ai prescrit ; il ne pouvait pas me proposer une autre mesure, quelque enjolivement, quelque chose, en un mot, à laquelle je n'aurais pas pensé ? C'est un imbécille ; il ne travaillera plus pour moi... Voilà comme il est, madame Bontems, et c'est au point ! . . . »

Ici un garçon d'écurie vint avertir Célestin, qui bavardait depuis trop-longtems, que son maître était réveillé et qu'il le demandait. Célestin regarde à sa montre : Près de neuf heures, dit-il en se remettant, huit heures quarante-six minutes et demie ! . . . . Il n'a pas l'habitude de se lever si tard ! C'est qu'aussi il a eu tant de fatigue hier, tant de trouble d'esprit ! Allons, je monte le trouver ; madame Bontems, ne par-

lez jamais, je vous prie, de tout ce que je vous ai dit. — Moi, monsieur Célestin ? ah, vous me connaissez bien peu ; je sais bien d'autres choses sur les voyageurs, et que je ne révèle jamais ! Oh, je suis la discrétion même.

Célestin quitta ce modèle de discrétion, et monta chez le commandeur.

Le commandeur ordonna à Célestin de lui faire venir madame Bontems, et madame Bontems se présenta chez lui. Eh bien, madame Bontems, lui dit le vieillard, comment vont les affaires ? — Assez bien, monsieur : mon auberge, dieu-merci, ne désemplit pas. — C'est que personne n'est plus active que vous. Cette nuit encore, vous ne songiez pas au repos ; vous écriviez, m'a-t-on dit ? — Dame, monsieur, il faut bien mettre ses comptes en règle ; dans la journée, est-ce qu'on peut s'occuper de cela ? Il va et vient tant de

monde ici ! on est demandé en haut, en bas, il faut être par-tout ; et pour une femme seule, c'est une rude besogne ; car il y a bientôt seize ans, vienne la sainte-Colette, que je suis veuve. — C'est un modèle d'intelligence que madame Bontems. — Depuis quelque-tems, je vois passer très-fréquemment par ici monsieur votre neveu. — Mon neveu ! mon neveu ! ne me parlez jamais de ce misérable-là ; il abrège mes jours, il fait mon désespoir, et cependant je l'ai tant aimé ! — Il me parle souvent de vous, et en termes très-respectueux. — Je le crois, parbleu ; je le défie bien d'employer d'autres expressions... Mais laissons ce vagabond, et déjeûnons ; vîte, à la hâte ? pendant ce tems, on mettra des chevaux à ma chaise, et je partirai — Si-tôt ! monsieur le commandeur ne veut pas se reposer un jour ici ? — Me reposer ? oh, j'ai juré de ne pas m'arrêter

que je n'aye mis près de deux cents lieues entre Verceil et moi.

Madame Bontems veut faire une question au vieillard ; celui-ci lui fait signe de se taire ; madame Bontems ordonne à Nicolas de servir le déjeûner ; et pendant que, pensif, sombre et douloureusement affecté par de tristes souvenirs, le commandeur prend quelques alimens, l'abbé Bardot dévore les mets qu'on lui présente, sans mot dire aussi, mais pour n'en pas perdre une bouchée. Le déjeûner fini, nos voyageurs quittent madame Bontems et se remettent en route.

Il fait grand jour : le commandeur est bien reposé ; l'abbé bien lesté ; aucun des deux ne pense à dormir, et il doit s'établir nécessairement entre eux une conversation, que je vais rapporter à mon lecteur.

Ha ça, l'abbé, dit le veillard, vous ne savez pas où je vous mène ? — Non.

monsieur le commandeur, mais je vous suis aveuglément. — Et vous faites bien ; nous allons à Perpignan, mon cher ; non pas précisément à Perpignan, mais à quelques lieues au-dessus. — Si loin que ça ? — Est-ce que l'éloignement vous fait peur ? ne m'avez-vous pas dit que vous n'aviez ni parens, ni amis qui vous inspirassent des regrets ; que tous les coins de la terre vous étaient indifférens ? — Ah, très-indifférens ; mais il paraît que monsieur le commandeur va s'établir dans son beau château d'Entreval ? — Son beau château ! vous appelez cela un beau château, vous ? un vieux castel gothique, plein de tourelles, de contre-forts, de ponts-levis, qui a soutenu des siéges du tems des seigneurs espagnols du quinzième siècle ; où l'on établirait à merveille le site d'un roman à spectres, à souterrains : c'est un beau château, selon vous ? — Monsieur,

quand j'y allai autrefois, il me parut... — Affreux, épouvantable, un véritable repaire à rats, à chauves-souris... Non, ce n'est pas précisément là que nous allons; nous le verrons cependant ce beau château! mais ce sera pour le faire abattre, pour construire à sa place une jolie maison à la moderne, avec des parcs, des eaux, des accessoires... J'ai pour cela un plan que je vous communiquerai. Le site est charmant, vraiment *romantique*, pour me servir d'une expression à la mode; situé entre le mont Canigou et le mont Louis, au pied des Pyrénées, sur les bords du Tet, au sommet d'une vallée d'orangers, de citronniers; son emplacement permet tous les embellissemens possibles. . . J'ai déjà dessiné cela: vous verrez, vous verrez? — Cela sera très-beau. — Cela sera très-beau? oui sans doute, si l'on me donne des avis; car je ne me pique pas de tout

savoir, moi ; à la bonne heure, je connais bien l'art de bâtir, j'indiquerai bien mes idées ; mais il faut qu'on les raffine, qu'on règle mes plans.... Mais revenons à ce que je vous disais.... Eh bien, je ne m'en souviens plus.

Le commandeur rêva un moment ; l'abbé Bardot le remit sur la voie, et le vieillard continua : Ah, c'est cela, oui, je vous disais donc que nous n'allions pas directement à mon château d'Entreval. Mon ami, nous allons habiter auprès d'un ange. — D'un ange ! — Oui, d'un ange du ciel, quoique sous une figure humaine ; vous ne connaissez pas une parente que j'ai là-bas, madame de Belbonne? — Madame de Belbonne ? non, je n'en ai jamais entendu parler. — Je le crois bien ; vous n'étiez pas auprès de mon neveu, lorsque j'ai fait la connaissance de Pauline, lorsque je l'ai mariée au comte Edouard de Bel-

bonne, le fils de ce cousin éloigné, Saint-Vry ; vous rappelez-vous ? — Non, monsieur le commandeur, pas du tout. — Comment, vous ne vous souvenez pas de Saint-Vry, mon cousin-germain, le fils de la sœur de mon père, qui avait épousé en secondes noces un Caraman ? — Ah oui, je me rappelle à présent... — Eh bien, tout cela est mort. Ma bonne tante, son mari, leur fils mon cousin ; il ne restait plus que le fils de ce cousin, Edouard de Belbonne, riche, ma foi, beau cavalier, et qui, bien qu'il fût mon parent éloigné, eut assez d'amitié pour moi, pour me consulter comme un père, pour épouser, de mon aveu, une femme charmante. C'est chez cette femme que nous allons. — Elle habite ?... — Une terre délicieuse, entre Collioure et Port-vendre, à quelques lieues de ma gothique propriété. — Y a-t-il longtems que cette dame est reléguée en

province ? — Elle y demeurait avant son mariage ; c'est dans la terre même, dont elle est maintenant propriétaire, qu'elle habitait autrefois. Elle n'est jamais venue à Paris, du moins que je sache. — Mais... cette dame voudra-t-elle avoir pour moi les mêmes bontés que monsieur le commandeur ? — Avec moi ? présenté par moi ? allons, vous vous moquez ; elle vous recevra parfaitement. Vous ne connaissez pas la marquise de Belbonne ! son ame est aussi belle que sa figure : c'est un modèle de perfections ; toujours la même ; l'égalité est la première base de son caractère. Il n'y a, dans le pays, point de pauvre qu'elle ne soulage, point de malade qu'elle ne visite. Sa maison est l'asile de tous les malheureux, comme son cœur est le temple de toutes les vertus hospitalières ; mais modeste autant que généreuse, elle cache ses bien-

faits dans l'ombre du mystère, et rougit au moindre remercîment qu'on lui en fait. Elle ne quitterait pas son château pour un empire; elle y fait trop de bien; elle y est trop aimée de ses voisins! — D'après le portrait que vous m'en faites, je présume que c'est une femme d'un certain âge? — D'un certain âge! fi! quelle idée! qui peut vous la suggérer? — Mais... Une femme qui ne songe plus à plaire que par des vertus, qui visite les malades, qui se consigne dans le fond d'une province!... — Eh bien, vous croyez qu'il faut être âgé pour cela? vous n'accordez pas à la jeunesse la pratique des vertus dont vous imaginez que la vieillesse soit seule capable? ah, l'abbé! voilà une manière de voir qui ne fait pas honneur à vos principes. — Pardon, monsieur le commandeur, je suis fâché... — Allons, il est fâché à présent; il va me de-

mander pardon ! ce n'est pas moi que vous insultez, monsieur, c'est mon estimable parente ; c'est Pauline à qui vous faites outrage. Présumer qu'elle est vieille parce qu'elle est bonne !... Non, monsieur, non, la marquise n'est point *d'un certain âge*. . . . Ce n'est pas non plus une femme tout-à-fait de la première jeunesse ; qu'est-ce qu'elle a ? trente-six ans au plus ; ce n'est pas, je crois, *d'un certain âge !* Comme de certains personnages raisonnent ! — D'après le monde, monsieur le commandeur, est-il bien commun d'y voir des femmes aussi jeunes que madame votre parente, exercer autant de vertus, ne faire parler d'elles que par des bienfaits ? — Non, vous avez raison, cela n'est pas très-commun ; mais on en voit cependant, témoin ma chère Pauline. On ne peut lui reprocher qu'un fond de tristesse qui la mine, qui la con-

sume, et dont moi-même j'ignore la cause; à moins qu'elle ne l'attribue aux mauvais traitemens de son mari. — Aux mauvais traitemens de son mari! comment! cette femme si parfaite n'est pas heureuse en ménage? — Il s'en faut de beaucoup qu'elle l'ait été! — Dieu puissant! que cela est triste! — Ecoutez, écoutez; je vais vous dire quelles furent les suites de ce funeste mariage, en deux mots; car si je vous en racontais tous les détails, je ne finirais pas, et ma poitrine ne me permettrait pas un si long récit. M'écoutez-vous? — Je suis tout oreilles.

« Depuis que vous m'avez quitté, il y a dix-huit ans de cela, il s'est passé bien des choses, mon cher, bien des événemens dans ma famille! vous saurez cela dans un moment; pour le présent, il est question de la marquise. Edouard l'avait connue dans sa pro-

vince, et en était devenu amoureux fou. Des affaires m'appellent dans le Roussillon ; j'y vois Pauline, je la trouve plus aimable encore que mon parent ne me l'avait dépeinte dans ses lettres. Si j'eusse été libre de ma main, je crois que je l'aurais épousée moi-même, quoiqu'elle fût sans biens ; mais la douceur, la bonté, la vertu mêmes ! .... Enfin Edouard en est fou : il parle de mariage ; Pauline résiste, par pudeur sans doute, mais long-tems, bien long-tems ; enfin elle se décide ; il l'épouse, et lui assigne un douaire de six mille livres de rentes. Ils restent unis, très-unis ensemble, pendant quatre ans ; mais tout-à-coup Edouard disparaît ; il quitte sa femme, sa maison, et il abhorre, dit-il, cette charmante femme, autant qu'il l'a adorée. Vous entendez bien que cette séparation-là n'a pu se faire sans qu'auparavant il y ait eu bien des disputes

dans l'intérieur, bien des querelles de ménage. J'ignore la cause de tout cela; car Edouard était d'une discrétion avec moi, comme avec tout le monde. Sa femme délaissée par lui, et seule, puisque j'étais revenu à Paris, ne cessait de verser des larmes; lui, il voyageait consumé par une sombre mélancolie... Enfin, après quatre ans d'éloignement l'un de l'autre, (ils ne se sont mariés, comme vous voyez, que depuis huit ans,) Edouard vient de mourir dans une contrée opposée à celle qu'habite sa femme. Edouard est mort seul, sans jouir des consolations de ses amis, de ses parens, et il est mort en maudissant son épouse! ... Concevez-vous quelque chose à cela?... Pauline ignore ce malheur affreux... Elle sait qu'elle est détestée, séparée pour jamais de son époux; mais elle ne sait pas encore, à l'heure où je parle, qu'elle vient de

le perdre, et qu'elle est frappée de sa malédiction ! ... Ah, l'abbé ! pourquoi faut-il qu'Edouard, en mourant, m'ait chargé du triste soin d'apprendre ce malheur à sa veuve ?

— Il vous en a chargé, monsieur le commandeur ? vous l'avez donc vu mourir ?

— Eh non, je ne l'ai pas vu mourir ! ne viens-je pas de vous dire qu'il avait terminé ses jours loin de tous ceux qui lui étaient chers ? Voici comment cela est arrivé : j'étais seul aussi, moi, à Paris, maudissant à mon tour les extravagances de mon neveu Verceil, qui me faisait tourner la tête, lorsque je vis entrer un jour, (c'était la semaine dernière,) un bon vieillard qui me remit un paquet de lettres cachetées en noir ; je décachete, ému, ce paquet, qui, seulement à l'air sombre du messager, me présage quelque

nouvelle fâcheuse, et j'y lis d'abord une lettre pour moi, que voici.

» De Briwolty, ce... etc.

» Souffrez, mònsieur le commandeur, qu'un jeune infortuné... »

Le pauvre Edouard avait trente-huit ans !

» Qu'un jeune infortuné, qui vous doit ses malheurs !...

Qui me doit ses malheurs !.... Et cela, parce que j'ai pressé son hymen !

» S'adresse à vous dans ses derniers » momens. Je vais mourir, monsieur » le commandeur !... Je quitte enfin » une vie qui m'était odieuse, et je m'é- » lance dans le séjour du repos... du » repos, qui m'a fui sur cette terre de » misère ! Ne me plaignez point, je vais » être heureux... ou plutôt... Oui... » vous devez vous repentir de m'avoir » fait contracter un hymen... hymen » fatal !... éclairé par la torche des

» furies. . . . et qui me plonge aujour-
» d'hui au tombeau. . . Pauline ! . . . Ah,
» qu'avez-vous fait, vieillard imprudent !
» vous ne savez pas. . . Si je vous disais
» un mot. . . sur cette femme. . . Hélas !
» est-elle plus malheureuse que cou-
» pable ? . . . Mais ce mot, je le tairai. . .
» Ce fatal secret, je l'emporterai dans
» ma tombe, je le lui ai promis, je tien-
» drai ma parole, et je n'ajouterai pas,
» par un indiscret aveu, à la fatalité
» qui poursuit une épouse que j'avais
» adorée ! . . . Cette épouse, je la prive,
» en mourant, de tout mon héritage. . .
» Il est à moi, et non aux autres. . . .
» *Aux autres !* . . . »

Remarquez, l'abbé, qu'il a écrit ces deux mots *aux autres* en très-gros caractères. Mais c'est sans doute une suite du désordre de son esprit, dont se ressent trop bien cette lettre. Poursuivons ; il n'y a plus que quelques lignes.

» Veuillez

« Veuillez faire remettre à Pauline » le paquet ci-inclus, qui lui apprendra « qu'ils sont enfin rompus ces liens... » qui firent son malheur! ... Oui, ils » sont rompus, Pauline, et c'est ma » mort qui te dégage d'un hymen que » tu n'aurais jamais dû contracter. ... » Toutes mes dispositions sont faites, » monsieur le commandeur. ... Je ré- » duis une épouse. ..... à son douaire » de six mille livres de rente ; et mon » testament que vous trouverez chez » votre notaire, vous apprendra quels » sont les legs que j'ai laissés... Adieu, » adieu pour l'éternité! ... Quand vous » lirez cette lettre. ..... Quand Pauline » décachetera le funeste papier que je » lui adresse..... l'infortuné Edouard » n'existera plus. ... »

Edouard, marquis de Belbonne.

» Voilà, maintenant l'abbé, voilà le

triste paquet qu'il m'a confié pour son épouse ; il est dans son entier, et je le remettrai à son adresse, sans en savoir le contenu, à moins que Pauline ne m'en fasse part ; ce dont je ne doute point. — Pardon, monsieur le commandeur, le messager qui vous a remis tout cela vous a donc dit ?.... — Oh, il avait vu mourir mon parent (c'était le valet de chambre du marquis) ; oui, Edouard avoit fermé les yeux dans ses bras. Charles, c'est le nom de ce valet de chambre, avait fait inhumer son maître, après avoir pris tous les soins d'usage ; et il était parti de suite pour Paris, où il avait d'abord remis à mon notaire le testament du défunt, cacheté aussi comme les lettres qu'il venait de m'apporter. Charles s'était muni en même tems de l'acte mortuaire du marquis ; tout était en règle. Vous jugez que je dus verser bien des larmes, et que j'in-

terrogeai long-tems ce fidèle serviteur. Il m'apprit qu'il était depuis deux ans, tout au plus, au service d'Edouard ; qu'il ne savait rien, absolument rien des malheurs de son maître ; que le marquis avait voyagé de ville en ville, et que, fuyant la dissipation, tous les plaisirs, il l'avait vu, sans cesse, consumé d'une sombre mélancolie, qu'il avait bien jugé devoir le conduire au tombeau.

» Ne pouvant tirer d'autres éclaircissemens de ce domestique, je le congédiai, après avoir joint quelques présens aux cadeaux considérables qu'il avait, de son aveu, reçus de son maître expirant. J'allai, le lendemain, voir mon notaire, monsieur Dupré, homme honnête, l'ami de tous les miens ; il me montra ce fatal testament : Edouard n'y laissait à Pauline que son douaire, comme je vous l'ai déjà dit, et le château qu'elle habite là-bas ;

avec les fermes, les dépendances, toute la terre, en un mot... Mais que faire d'une terre plus agréable que lucrative, quand on n'a pas de rentes pour soutenir le ton qu'elle exige ?... le reste de son bien, il l'a laissé à deux ou trois maisons religieuses, non à celles qui renferment des moines paresseux, mais à ces respectables asiles qui sont ouverts à l'humanité souffrante ou à l'enfance abandonnée ; enfin, il nomme monsieur Dupré son exécuteur testamentaire, et il abandonne ainsi sa pauvre femme ! —Qui n'a point d'enfans, sans doute ? — Non, ces époux malheureux n'avaient point d'enfans ; ce qui est encore un bonheur dans leur triste situation... J'ai pris une copie de ce testament injuste, et mon intention était de l'envoyer à mon infortunée parente, avec le paquet qui lui était destiné ; j'allais suivre ce projet, lorsqu'hier je me suis décidé à partir moi-même, à quitter tout-à-fait

Paris. Alors j'ai écrit à monsieur Dupré pour le presser de liquider la succession d'Edouard ; je lui ai pour cela indiqué des moyens prompts, dans une lettre que Célestin a mise à la poste, et je me suis déterminé à faire moi-même la douloureuse commission que m'a laissée le défunt. Quel coup, l'abbé, quel coup affreux je vais porter au cœur sensible de la meilleure, de la plus tendre des femmes !... Ah, pourquoi Edouard m'a-t-il chargé de remplir ce funeste devoir ? — Elle ignore donc la perte qu'elle a faite ? — Je vous l'ai déjà dit ; elle l'ignore absolument. — Monsieur le commandeur? — Hem, quoi? — Pardon ; mais n'en déplaise aux éloges que vous prodiguez, avec raison sans doute, à votre belle parente, il paraît, par la lettre que vous a écrite son époux, qu'il avait réellement à se plaindre d'elle? — Point, point du tout. Eh de quoi, bon dieu, se serait-il plaint? Pauline est la

vertu même : jamais personne n'a prononcé un mot douteux sur sa conduite ; avant comme après son hymen, elle fut un modèle de sagesse. Non, c'est plutôt un caprice, un trait de folie de la part du marquis. Edouard l'adorait ; né avec des passions violentes, jaloux sur-tout, excessivement jaloux, il lui aura passé une lubie par la tête, et il aura quitté sa femme sur un soupçon léger, sans aucun fondement. Oh, je le connaissais bien capable de ce trait-là ; et puis, sa raison n'était pas des plus solides. Charles, son domestique, m'a dit qu'il l'entendait souvent tenir des discours insensés ; qu'il était bourru, grondeur, misanthrope, et que vingt fois il l'avait empêché d'attenter à ses jours. C'était un fou, vous dis-je, et qui, sur une vision dénuée de vraisemblance, aura fait son malheur et celui de sa vertueuse compagne : ah ! je mettrais ma main au feu qu'il n'y a pas sur la terre

une femme plus estimable que la marquise.—Je vous crois.—Vous me croyez?.. mais vous faites très-bien de me croire. Cependant je pourrais être dupe de fausses apparences ; je ne serais pas le premier, sur-tout ayant perdu de vue la marquise depuis bien long-tems, et n'en ayant plus entendu parler que par des récits... Mais non, je ne suis point dupe : je ne puis, je n'ose le croire ; et je vous le répète, c'est un ange dont un insensé a fait le tourment ! »

Tout en causant ainsi de madame de Belbonne et des torts que le commandeur supposait à son époux, nos voyageurs arrivèrent à Orléans, où ils dînèrent. Il était fort tard ; ils résolurent d'y coucher, et de se remettre en route le lendemain matin de très-bonne heure, pour ne plus s'arrêter. Nous ne les suivrons point de poste en poste dans ce voyage, où il ne leur arriva rien d'extraordinaire jusqu'à Tou-

louse. Dans cette ville, ils descendirent à l'auberge de la ville de Paris, une des plus fortes du pays. Là, la maîtresse de l'auberge, femme infirme et très-âgée, se trouvant seule pour le moment avec une domestique, pria le commandeur d'attendre un moment que son gendre fût revenu de quelques courses, pour qu'il le logeât commodément. Comme monsieur de Waroménil était assis au coin du feu avec l'abbé Bardot, il vit entrer ce gendre, qui tenait sous le bras une jeune personne, sa femme sans doute. Pendant que le commandeur fixait ce jeune homme, comme quelqu'un qu'on cherche à reconnaître, celui-ci s'approcha de lui, et le saluant respectueusement, il lui dit : Par quel heureux hasard avons-nous l'honneur de recevoir monsieur le commandeur de Waroménil? —Comment?—Vous ne me reconnaissez pas, monsieur? vous ne remettez pas le pauvre Joseph, que vous

fîtes entrer vous-même au service de monsieur le marquis de Belbonne, il y a huit ans ? — Ah, ah ! oui, en effet : c'est toi, Joseph ; et comment à ton tour te trouves-tu ici, marié, établi ? car tu es sûrement le gendre de madame ? — Oui, monsieur le commandeur, et voilà ma femme... Apprenez que je dois cet heureux sort à madame la marquise ? Après l'abandon cruel de son époux, le plus injuste des hommes !... pardon, si je parle ainsi de monsieur votre parent ? — Dis, mon ami, dis : tu me fais plaisir au contraire, en m'assurant qu'il fut injuste. — S'il le fut !... ah ! nous étions à portée de juger cela, nous autres !... Quel motif avait-il ? que pouvait-il reprocher à une femme qui, depuis son mariage, n'avait pas vu un seul être qui ne fût l'ami de son époux ; qui s'était confinée dans une véritable chartreuse, où elle ne faisait que du bien ; qui, en un mot, chérissait son mari, et

mettait son unique soin à lui plaire? —Là, vous l'entendez, l'abbé? —Oh, monsieur le commandeur! quelle femme que madame la marquise, et combien elle a souffert d'être séparée aussi brusquement d'un homme qu'elle adorait! —Mais comment s'est faite cette séparation, dont je n'ai su que ce qu'Edouard a bien voulu m'en dire lorsqu'il est venu me voir à Paris?

Joseph se recueillit un moment, et donna ainsi au vieillard l'explication qu'il desirait : Cela s'est fait, monsieur, cela s'est fait en moins de tems que je n'en mets à vous le raconter. Pendant les quatre premières années de leur mariage, monsieur le marquis et son épouse vivaient comme deux tourtereaux, ne se quittant jamais, se prodiguant les noms les plus tendres ; c'étaient en un mot deux véritables amans. La marquise, sur la fin, parut se livrer à la plus sombre mélancolie ; le marquis devint méfiant,

soupçonneux, et demandez-moi pour quel motif ? la conduite de sa femme était tout aussi exemplaire, l'ordre était le même dans le château... mais... pardon... le marquis avait souvent de légers accès de démence. Enfin, un jour il nous assemble, nous donne l'ordre de n'obéir désormais qu'à madame, qui doit être à l'avenir notre seule maîtresse... puis il s'éloigne à cheval, en soupirant, en pleurant, après avoir laissé une lettre à la femme de chambre pour madame.... Lettre fatale !... oh ! qu'elle a fait verser de larmes à son épouse infortunée !.. Vous entendez bien que nous avons ignoré le contenu de cette lettre, que nous n'avons rien su des tracasseries qui avaient ainsi divisé ces époux dans leur intérieur... Ce n'est pas à des domestiques à chercher à pénétrer de pareils secrets. Je ne vous dis et ne puis vous dire que ce que j'ai vu ; mais au moins je suis sûr qu'il ne pouvait y avoir

aucune raison valable dans cette étrange fuite du marquis. Voilà quatre ans qu'elle est séparée de lui, madame la marquise, et sans doute elle ne le reverra jamais ! — Oh ! jamais, mon ami ; tu n'as que trop bien deviné. — Après le départ précipité du marquis, le château devint un véritable désert ; madame se renferma, ne vit plus personne que le digne curé du village, son ancien, son estimable ami, et elle passa les journées entières à pleurer... Pauvre femme !... elle ne nous en accablait pas moins de bontés ; et moi, moi sur-tout, je lui dois plus que les autres... Cette jeune personne, qui est aujourd'hui ma compagne, était chez un de ses oncles aubergiste à Perpignan ; je la vois, je l'adore ; mais sans fortune, pouvais-je aspirer à sa main, sachant qu'elle était l'unique héritière de la maîtresse de cette hôtellerie ?... Madame la marquise me voit triste ; elle m'en demande la cause ;

elle veut, dit-elle, qu'il n'y ait qu'elle d'infortuné dans sa maison ; j'ose lui confier l'état de mon cœur ; elle m'ouvre sa bourse, cette femme généreuse, et me procure la main de celle qui fait maintenant toute ma félicité ! Voilà, monsieur le commandeur, ce que madame de Belbonne a fait pour moi, et ce trait est encore un des moindres que l'on pourrait citer de son excellent cœur. Avec un pareil caractère, monsieur, peut-on être une épouse coupable, et ne doit-on pas rejeter tous les torts sur son mari, dont la tête d'ailleurs n'était pas extrêmement forte ? Ah, mon Dieu ! que cet homme-là a de reproches à se faire !...

Joseph cessa de parler, et le commandeur regardant l'abbé Bardot, lui dit avec l'accent de la douleur et de l'admiration : Eh bien ! existe-il sur la terre une femme plus respectable et plus malheureuse ? ah ! qu'est-ce que c'est donc que la destinée !...

Il laissa tomber sa tête dans ses deux mains, et parut un moment profondément affecté.

Joseph s'empressa de faire bien servir ses hôtes, et il traita splendidement son ancien ami Célestin, avec lequel il renoua connaissance.

Le commandeur quitta bientôt Joseph, sa femme, sa belle-mère, et la ville même de Toulouse. Il remonta dans sa chaise de poste, et repartit avec son compagnon de voyage.

A Narbonne, il voulut aller visiter un peintre en bâtimens, qui, établi autrefois à Paris, avait fait pour lui différens ouvrages ; il se rendit chez lui, et fut très-affecté d'apprendre que cet homme était mort ; il s'informa de son fils, qui était, lui avait-on dit autrefois, un si mauvais sujet, que son père n'avait jamais voulu le voir. Ce fils se présenta à lui ; il était bien établi, rangé et marié : Eh, monsieur

le commandeur, lui dit ce jeune homme, si mon père ne m'a point maudit, deshérité à son heure dernière ; s'il m'a pardonné quelques torts de jeunesse qu'on avait aggravés à ses yeux, savez-vous à qui je dois ce bonheur ?... à votre respectable parente, madame la marquise de Belbonne. Dès que je sus à quel point on m'avait aliéné le cœur de mon père, aussi-tôt que j'appris qu'on allait lui arracher un acte d'exhérédation contre moi, je courus me jeter aux pieds de madame la marquise : cette dame, si bonne, si compatissante, eut pitié de mon désespoir ; et convaincue par des preuves, des odieuses calomnies de mes ennemis, elle manda mon père sous un prétexte ; elle ménagea si bien une entrevue entre ce vieillard et moi, que j'obtins mon pardon et que je recouvrai enfin toute la tendresse de l'auteur de mes jours, que je n'ai pas quitté depuis ce moment, et dont je viens d'avoir la triste

satisfaction de fermer les yeux. Voilà, monsieur le commandeur, ce que je dois à madame la marquise : puis-je oublier jamais ce trait de vertu et de bienfaisance ?

Le commandeur, les larmes aux yeux, quitta ce jeune homme, enchanté qu'il lui eût donné une preuve de plus des vertus d'une parente qu'il voulait trouver innocente, en dépit d'un époux que tout le monde disait injuste, et qui sans doute l'était.

A Perpignan, nos voyageurs renvoyèrent les chevaux de poste ; et le commandeur en ayant besoin de deux qui fussent à lui, pour les différens travaux qu'il voulait faire à son château, en acheta dans cette ville : Célestin se mit sur l'un en postillon, et la voiture prit la route de Collioure. A une demi-lieue environ de cette ville, une des roues de la chaise cassa, et cet accident occasionna au vieil-

lard une si forte contusion au bras droit, qu'il manqua se trouver mal. On était à l'entrée d'un petit hameau ; l'abbé Bardot et Célestin s'empressèrent de transporter le blessé dans une habitation champêtre, où deux jeunes époux se hâtèrent de lui prodiguer tous leurs soins. La voiture ne put être réparée que vers le soir, en sorte que nos voyageurs furent obligés de passer la nuit dans cette espèce de ferme.

Le lendemain matin, le commandeur se trouvant assez bien pour pouvoir continuer sa route, voulut remercier ses hôtes; mais ceux-ci le prièrent de si bonne grace d'accepter leur déjeûner, qu'il ne put les refuser. Tout en déjeûnant on causa, et le commandeur ne put s'empêcher d'adresser quelques éloges à ce couple hospitalier, sur leur union, qui paraissait si bien assortie. Vraiment, monseigneur, lui dit la jeune femme, nous ne serions

pas si heureux, Julien et moi, sans les bontés d'une grande dame qui nous a unis et dotés de cette maison, ainsi que des terres qui l'avoisinent. Notre histoire n'est pas longue ; si vous voulez le permettre, je vais vous la raconter. — Volontiers, ma chère dame ; je suis toujours curieux d'apprendre comment deux amans sont arrivés au bonheur.

La jeune femme prit alors la parole en ces termes : Mon nom de fille était Bastienne ; mon père, pauvre chevrier de ces montagnes, était plongé dans la plus grande indigence. Julien, fils d'une femme pauvre aussi, et notre voisine, travaillait aux champs ; et l'habitude de nous rencontrer, de nous voir, de causer ensemble, nous inspira bientôt les plus tendres sentimens l'un pour l'autre. Nous savions bien que nous nous aimions ; nous nous le disions sans cesse ; mais pour le mariage, il n'y fallait pas penser :

nous n'avions pas seulement de quoi acheter un lit pour nous coucher, et monseigneur sait bien que c'est le premier meuble qu'on doit avoir dans un ménage...

Le commandeur sourit de la naïveté de cette remarque, et l'abbé Bardot, dont elle contrariait les principes austères, fronça le sourcil d'un air de mauvaise humeur. La jeune femme continua : Cependant monseigneur sait encore que l'amour ne calcule pas : nous voulions être unis, et la moindre chaumière nous eût semblé un palais, pourvu que nous l'habitassions ensemble. Nous tourmentâmes si fort nos parens, qu'ils consentirent enfin à notre mariage. Il fut décidé que mon père et la mère de Julien donneraient chacun un matelas de leur lit, un drap, une chaise, et quelques menus ustensiles de ménage : pour l'argent comptant, il était au bout de nos doigts, c'est-à-dire que notre travail et notre activité devaient

nous en procurer. Le jour est pris pour l'hymen, et l'on convoque déjà les parens et amis, qui doivent chacun apporter leur plat au modeste banquet... Mais voilà que tout-à-coup... ah, monseigneur! je ne puis penser à ce jour affreux sans répandre encore des larmes.... Le tambour roule dans le hameau... on s'informe... C'est un ordre à tous les jeunes garçons de tirer à la milice dans les vingt-quatre heures... Julien est de ce nombre; il n'y a pas de moyen de l'exempter de ce malheur... Je pleure; mon père, sa mère, tout le monde est plongé dans la plus grande inquiétude... Julien met la main, en tremblant, dans le fatal chapeau... et il tombe soldat. Je ne puis vous exprimer ce que j'éprouve à ce coup terrible. Je quitte la maison, mon père, mon amant; et courant comme une folle tout droit devant moi, je me précipite dans un ruisseau à plus de trois lieues d'ici; oui,

monseigneur, dans un ruisseau assez large, profond, et qui, m'a-t-on dit depuis, va se jeter dans le Tek, auprès d'un des faubourgs de Perpignan...

J'avais perdu l'usage de ma raison, comme celui de la parole. Une grande dame passe dans un beau carrosse ; elle aperçoit une jeune fille qui se débat dans les flots contre une mort certaine ; elle ordonne à ses domestiques de me retirer de l'eau : on me transporte dans sa voiture, et je ne recouvre mes sens que dans son château, couchée dans un bon lit, auprès duquel elle est debout, me prodiguant tous les soins de l'humanité la plus touchante. Mon enfant, me dit cette bonne dame, qui a pu vous porter à un acte de désespoir aussi ? —Où est Julien ? m'écriai-je. —Quel est ce Julien ?—C'est mon ami, mon époux... nous allions nous unir !... la milice ; il est soldat, madame, et je n'ai plus qu'à mourir de

désespoir ! — Ah, j'entends !..... Dieu ! qu'est-ce que c'est donc que l'amour ! pauvre petite ! et où est-il, ce Julien ? où demeurent vos parens ? — Près de Collioure, madame, dans un petit hameau qu'on appelle Freville, tout près d'Argelles : oh, le père Severin y est bien connu ! c'est mon père, madame, c'est mon pauvre père. Quelle doit être sa douleur à présent qu'il ne sait ce que je suis devenue ! — Calmez-vous, mon enfant, prenez du repos ; suivez bien les conseils du médecin que je vais vous envoyer, et reposez-vous sur mes soins... Vous serez heureuse, ma petite, oh oui, vous le serez... Je connais l'amour, je le connais aussi !...

La bonne dame laisse tomber quelques pleurs de ses yeux ; elle presse ma main dans les siennes, me regarde avec l'air le plus pénétré, et se retire. Je ne la vis plus pendant deux jours ; mais au bout

de ce tems, elle entra dans la chambre où j'étais, suivie de mon père, de la mère de Julien et de Julien lui-même, qui se précipita à mon col en me nommant sa chère femme !...

Julien n'était plus soldat ; notre généreuse bienfaitrice l'avait dégagé ; elle avait fait plus : cette maison, ces terres, elle avait acheté tout cela, et elle m'en apportait le contrat, en me disant qu'elle voulait me doter et présider à mon mariage..... Jugez des transports de ma joie, de ma reconnaissance !... Les soins qu'on avait pris de ma santé, la force de la jeunesse, tout contribua à me rétablir ; et, quelques jours après, nous fûmes mariés, Julien et moi, dans la chapelle du château de notre seconde mère. Nous ne vous dirons pas les bénédictions dont nous l'accablâmes ; et nous la quittâmes enfin pour venir habiter cet asile que nous devons à ses bienfaits. O

respectable femme ! jamais nous ne t'oublierons, et nous apprendrons à nos enfans à te chérir, à t'honorer, comme nous le ferons nous-mêmes jusqu'à nos derniers momens !

La jeune femme se tut ; et le commandeur, ému de son récit, s'écria avec l'accent de la vénération : Comment nommez-vous donc cette femme, le modèle de son sexe ? — Madame la marquise de Belbonne. — Là, je l'aurais parié, l'abbé!.. il n'y a qu'elle, non, qu'elle seule au monde pour de semblables traits. — Oh, qu'elle ! interrompit l'abbé Bardot avec une espèce d'humeur ; monsieur le commandeur va bien vîte, et fait vraiment injure à l'espèce humaine. — Non, je le soutiens, on peut obliger ; mais on ne le fait pas avec plus de graces, plus de délicatesse que mon adorable parente. — Monseigneur, reprit la jeune femme étonnée, monseigneur est parent de notre bienfaitrice !

— Parbleu,

— Parbleu, c'est ma cousine! — Oh, permettez que nous honorions en vous le sang de la vertu, de la bienfaisance!...

Les deux époux tombèrent aux pieds du vieillard, et deux petits enfans, qu'une vieille femme réchauffait plus loin au coin du feu, furent jetés dans ses bras. Que faites-vous, s'écria le commandeur ému jusqu'aux larmes, bonnes gens, que faites-vous? devez-vous être à mes genoux? vous dégradez l'humanité. Ah, jetez-vous plutôt dans mes bras!

Le vieillard relève les deux époux, et, les serrant contre son cœur, tous trois remercient le ciel d'avoir placé sur la terre des êtres vertueux, bienfaisans, et des cœurs reconnaissans. L'abbé Bardot est le seul que cette scène ne touche point; il continue gravement de manger un œuf frais qu'il tient, et se contente de dire, la bouche à moitié pleine : Voilà de bien

bonnes gens, en vérité ; voilà de bien bonnes gens !

Le commandeur s'arracha avec peine des bras des deux époux, et monta dans sa voiture, en leur promettant bien de rendre à sa parente l'émotion que leur récit touchant et leur reconnaissance lui avaient fait éprouver. Eh bien, l'abbé ! dit-il à son compagnon de voyage quand il se trouva seul avec lui, que dites-vous de madame de Belbonne ? n'est-ce pas que je l'ai bien nommée, un ange, un ange du ciel !... — Il est vrai que... — Ah, quelle femme ! — Pendant toute notre route, nous avons été étourdis de ses belles actions. — Etourdis ! voilà une singulière expression, par exemple, étourdis ! dites donc que nous avons été édifiés, enchantés ! En vérité, vous prenez drôlement les choses ; rien ne vous émeut. — C'est que rien ne m'étonne ; les vertus comme les vices sont dans la nature ; et quand j'entends racon-

ter une bonne ou une mauvaise action, je me dis : Il n'y a rien de surprenant à cela ; c'est dans l'ordre. — Ah, c'est dans l'ordre ! voilà une singulière manière de voir : sur ce pied-là, vous n'estimez ni ne blâmez personne ? — Pardonnez-moi ; cela ne m'empêche pas d'estimer l'homme vertueux, et de haïr le méchant. — Oui, mais sans que tout cela affecte visiblement votre ame. Vous me feriez donner au diable avec un pareil sang-froid. Je ne suis pas comme cela, moi ; je hais ou j'aime, je blâme ou je loue avec excès ; je ne vois rien indifféremment ; je me prosternerais aux pieds d'un être estimable, comme je fuirais à cent lieues celui qui ne le serait pas : point de milieu avec moi. — Monsieur le commandeur me jugerait mal, s'il me croyait insensible au bien et au mal ; mais je ne me passionne pas si vîte que les autres, et je veux voir avant de distribuer mon estime ou mon mépris.

— Et quoi voir ? ici tout est vu, à ce qu'il me semble. Vous ne connaissez pas la marquise, à la bonne heure : oh, il est vrai que vous ne l'avez jamais *vue ;* mais voilà trois personnes différentes qui vous rendent témoignage de ses vertus, sans me compter, moi, qui suis croyable, j'espère ! Elle forme un hymen, établit deux amans à Perpignan ; elle réunit un fils à son père, qui allait le frapper de sa malédiction ; elle dégage un pauvre milicien et dote deux jeunes gens vertueux ; je ne sais pas ce qu'elle n'a pas fait ; et, ce qu'il y a de singulier, c'est que tout le long de notre route, nous n'entendons parler que d'elle, que de ses traits de bienfaisance. Faut-il *voir*, quand on a de pareilles preuves ? — Oh ! je ne parlais pas pour madame la marquise, que j'estime et que j'honore autant que tous ces infortunés dont elle a fait le bonheur ! — Ah, c'est bien heureux que vous vous

rendiez à l'évidence. A présent, dites-moi encore si vous pensez qu'une pareille femme puisse avoir manqué à ses devoirs, si elle a pu être une *épouse coupable*, comme la désigne son imbécille de mari dans son griffonnage inintelligible, véritable logogriphe qui prouve un cerveau blessé, et rien de plus ? — Oui, je pense que monsieur le marquis a eu les plus grands torts envers une femme aussi estimable. — Comment ! mais c'est un crime que d'avoir osé même la soupçonner.

L'abbé Bardot, voyant que la contradiction ne réussirait pas cette fois avec le commandeur, se tut prudemment, et le commandeur parla tout seul, s'extasiant toujours, et avec raison sans doute, sur les qualités précieuses de sa belle parente.

Cependant son bras, qu'il croyait moins malade, le faisait souffrir horriblement. Cette indisposition, jointe à l'émotion

qu'il avait éprouvée chez l'agriculteur Julien, allumait son sang au point de l'enflammer d'une fièvre ardente ; le vieillard sentit que la voiture le fatiguait trop, et qu'il ferait bien de se reposer le reste de la journée dans quelque maison hospitalière, plutôt que de se présenter blessé, souffrant, chez une femme à qui il allait porter des coups déjà assez sensibles. Il aperçut, sur la droite du chemin, une ferme d'une très-belle apparence ; et sachant qu'elle dépendait du château de Belbonne, qui n'en était éloigné que de trois quarts de lieue au plus, il se décida à y descendre pour s'y faire panser. En conséquence, Célestin, après avoir été prendre l'aveu du maître de la ferme, donna le bras au commandeur, qui, s'appuyant sur lui et sur l'épaule de l'abbé Bardot, entra dans une chambre en bas de la maison et très-proprement meublée. Un vieillard aveugle y était assis dans un grand fauteuil à

bras, et, près de lui, on voyait une femme âgée qui paraissait lui donner ses soins : Monsieur le commandeur de Waroménil, dit le vieillard aveugle, est-ce bien vous qui m'honorez de votre présence ? — Pardon, bon vieillard, lui répondit le commandeur, pardon si je prends la liberté de vous importuner ; je suis blessé : un maudit accident arrivé à ma voiture... —Votre domestique vient de me dire cela, monsieur, et je me trouve bien heureux de pouvoir vous recevoir, de vous être agréable en quelque chose. Nicolie ! vîte, du linge, tout ce qu'il faut pour panser monsieur.

Nicolie fait asseoir le commandeur auprès de son maître ; l'abbé Bardot prend un siége plus loin, et Célestin sort avec la vieille gouvernante du fermier, qui va chercher du linge, suivant les ordres qu'on vient de lui donner. Bon vieillard ! dit le commandeur au fermier, vous avez

là un taffetas vert sur les yeux ; seriez-vous... —Aveugle, monsieur le commandeur ; oui, je suis aveugle depuis huit ans : voilà huit années entières que je suis privé de la lumière du jour ; et, si je regrette l'organe si précieux de la vue, c'est bien en ce moment, où je ne puis voir les traits vénérables de monsieur le commandeur de Waroménil. —Est-ce que vous me connaissez ? — Ah, monsieur... oui, et depuis bien long-tems ! —Et comment vous nommez-vous ? — Marcian. — Marcian : je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là. — Je le crois. — Cependant, en examinant bien vos traits, il me semble... — Vous vous tromperez, monsieur, si vous croyez vous en rappeler ; je n'ai jamais eu l'honneur d'approcher de votre personne. — Cependant où m'avez-vous vu ? — Autrefois... par hasard... votre nom, votre réputation de probité étaient connus de tout le monde. — Vous avez la

figure bien respectable. — Oh, monsieur!.. les malheurs, les chagrins m'ont bien changé. — Vous avez eu des chagrins, bon Marcian? — Pardonnez, monsieur le commandeur, souffrez que je renferme à jamais dans mon sein... — Je ne vous demande point votre secret ; je sais que c'est accroître les maux des infortunés que de leur rappeler leurs malheurs ; mais enfin, il paraît qu'aujourd'hui vous êtes bien tranquille? — Tranquille? oui, si l'on peut l'être, privé de tout ce qu'on a de plus cher au monde. — Ah! j'entends, vous avez perdu votre femme, vos enfans? — Non, oh non! je n'ai plus d'enfans ; et je serais mort depuis long-tems de douleur, sans les bontés de la dame à qui appartient cette terre, de madame de Belbonne. — L'abbé, vous l'entendez, encore madame de Belbonne !...

Le commandeur est rayonnant de joie en entendant de nouveau prononcer ce

nom dans une occasion où l'on parle de la vieillesse secourue, protégée, consolée. Il va faire des questions à Marcian ; mais il est interrompu par le retour de la vieille gouvernante Nicolie et de Célestin. Nicolie paraît fâchée : Voyez, dit-elle à son maître, voyez si ce n'est pas désolant ; il nous arrive un étranger blessé ; j'ai tout ce qu'il faut ici pour le soulager, et voilà que Paul a emporté la clef de ma petite pharmacie ! il est bien étourdi, ce jeune homme-là ! avant qu'il partît ce matin avec la petite pour la ville voisine, où vous lui avez ordonné de faire quelques emplètes, je lui ai demandé s'il n'avait pas sur lui quelqu'une de mes clefs ? Il m'a juré que non, et il emporte celle qui m'est le plus utile dans ce moment ! et il doit être deux jours absent ! oh, la jeunesse, la jeunesse !... J'ai tout ce qu'il me faut, hors mon baume, qui est souverain pour ces sortes de blessures.

Le commandeur sourit : Ma bonne, dit-il à Nicolie, votre baume peut être parfait ; mais nous ne le regrettons pas pour ce moment : veuillez seulement donner à mon domestique ce que vous tenez là ; cela sera suffisant, je vous assure.

Célestin panse son maître, et, pendant ce tems, le commandeur fixe le vieux Marcian avec l'attention de quelqu'un qui cherche à se rappeler des traits connus. Nicolie, qui remarque cette espèce d'affectation, fixe à son tour le commandeur ; puis, s'approchant de Marcian, elle lui dit tout bas à l'oreille, mais d'un ton très-effrayé : Oh, mon Dieu, monsieur, si le commandeur allait vous reconnaître ! — Paix, lui répond bas aussi le vieillard aveugle, ne crains rien, il ne m'a vu qu'une fois, et il y a si long-tems !.. garde-toi de lui faire soupçonner...—Vous me rendez peu de justice. N'avez-vous pas assez de preuves de ma discrétion ?

Le commandeur, surpris de cet entretien court, mais secret, dit aussi tout bas à Célestin, qui avait sa tête très-près de la sienne : Informe-toi à tout le monde de cet homme singulier, qui me paraît cacher plus d'un mystère.

Célestin fit un signe de tête pour assurer qu'il allait suivre cet ordre ; et l'abbé Bardot, que cette pantomime n'amusait pas du tout, se mit à feuilleter quelques livres poudreux qui étaient épars sur une planche. *L'Imitation de Jesus-Christ*, dit-il ; fort bien !... *la Journée du Chrétien*, excellente lecture !... Que vois-je là, ciel ! un roman ! un roman à côté de ces livres pieux, si instructifs ! — Eh bien, l'abbé ! lui répondit le commandeur, que faites-vous donc ? avez-vous le droit d'inspecter les effets de nos hôtes ?... On n'est pas plus indiscret ! — Pardon, reprit l'abbé ; mais quand je trouve un roman quelque part, je suis toujours scandalisé : c'est un

genre de lecture si dangereux ! — Pour ceux qui se méfient de leur raison, qui ne savent pas maîtriser leurs passions, qui redoutent l'étincelle auprès de l'amorce. Pour moi, je lis tout, et dans tout je prends ce qui est bon, en m'inquiétant fort peu de ce qui ne vaut rien. — Cependant, monsieur le commandeur conviendra...

Le commandeur fit un geste expressif à l'abbé pour le faire taire. L'abbé, confus, rougit ; et, pour n'en avoir pas le démenti, il prit un livre qui renfermait des pensées chrétiennes, et se mit à marmoter seul dans un petit coin, comme un homme qui trouve un très-grand plaisir à dévorer un livre intéressant. Marcian prit la parole : Le monsieur qui accompagne monsieur le commandeur, dit-il, est apparemment ecclésiastique ? Je lui demande pardon s'il trouve ici des livres qui le scandalisent ; j'ai chez moi un jeune homme,

Paul, dont ma gouvernante parlait tout à l'heure, qui est fou de ces sortes de lectures : il ne sait pas lire ; mais ma gouvernante a la complaisance, tous les soirs, de lui lire ce genre d'ouvrages, qu'il aime beaucoup. Il sait, je crois, par cœur *le Pauvre petit Aventurier*, l'un de nos meilleurs romans, et il ne l'aime tant que parce qu'il y trouve, dit-il, des rapports avec sa propre situation. — Ce Paul n'est donc point votre fils? demanda le commandeur. —Je voudrais bien qu'il le fût ; c'est un garçon si sage, si doux, si rangé !... C'est un protégé de madame la marquise ; c'est elle qui me l'a confié et m'a prié d'en prendre soin. — A propos de madame de Belbonne, vous me parliez tout à l'heure de ses bontés pour vous ; n'est-il pas vrai que c'est une femme bien estimable? —Un ange, monsieur le commandeur ! — Un ange, n'est-ce pas? c'est aussi mon expression. L'abbé, laissez donc

là votre lecture, et écoutez ce que dit ce bon vieillard de madame de Belbonne... Eh bien, Marcian, continuez? — Ce n'est pas parce qu'elle est parente de monsieur le commandeur que... — Vous savez qu'elle est ma parente?... — Oui monsieur, et depuis long-tems : ce n'est pas, dis-je, parce qu'elle a l'honneur d'appartenir à votre famille que j'en fais l'éloge devant vous ; c'est que vraiment il n'y a personne au monde de plus humain, de plus généreux !... Je ne l'avais jamais connue lorsqu'elle a eu la bonté de me procurer cette ferme, d'y réunir toutes les commodités, toutes les aisances de la vie : elle m'a donné des gens pour m'aider ; car moi, mon infirmité m'empêche de travailler ; elle a fait en un mot tout ce qu'elle a pu pour adoucir les ennuis, les regrets de ma trop longue vieillesse. Oh, monsieur le commandeur ! je ne connais point ses traits, qu'on dit très-beaux ;

mais que son ame est pure, que son cœur est généreux !...

Ici Nicolie, qui, pendant que son maître parlait, semblait jouir singulièrement des éloges qu'il donnait à la marquise (remarque qui n'échappa point au commandeur), Nicolie s'écria : C'est une belle femme aussi ! et personne ne sait comme moi... comme nous, veux-je dire, combien elle est respectable ! — Il est douloureux, reprit Marcian, qu'un être si parfait soit consumé d'un chagrin secret, dont tout le monde ignore le motif, et qui peut abréger ses jours... Ah Dieu ! quel malheur et quelle perte pour les infortunés, dont elle est la mère et la plus tendre amie ! — Elle est donc toujours triste ? — Toujours, monsieur : c'est au point que lorsqu'elle me fait l'honneur de venir me visiter, ce qui arrive trop rarement pour mon bonheur, elle ne parle jamais... le croiriez-vous ? elle ne m'a

jamais dit deux mots de suite : oui, non ; ah, bien ; voilà les seules expressions qui soient jusqu'à présent sorties de sa bouche... Mais je l'entends soupirer ; souvent je crois qu'elle verse des pleurs ; et, lorsque je prends la liberté de l'interroger, elle me serre la main, abrége sa visite, et me quitte... Pauvre femme ! qui a donc pu te plonger dans cette cruelle consomption ?...

Nicolie parut très-affectée à ces dernières expressions : elle se leva, tira son mouchoir ; et sous prétexte d'aller regarder dans la cour par une croisée, elle versa quelques larmes que le commandeur observa avec sa sagacité accoutumée. Le vieux Marcian continua : Sauriez-vous, monsieur, quelque chose des malheurs de cette excellente femme ? — Non, monsieur, pas plus que vous ; à moins que cela ne vienne, ce que je soupçonne très-fort, de la manière brusque et même in-

humaine dont son mari l'a abandonnée. — Ah oui, je sais cela. Je ne l'ai jamais connu, cet homme injuste : il y a sept ans et demi que je suis le fermier du château, par conséquent j'ai été plus de trois ans sous monsieur le marquis ; pourtant il ne me visitait point, lui ; je comptais avec son intendant ; mais, depuis quatre ans qu'il a quitté madame, j'ai souvent eu occasion de plaindre cette femme sensible qu'il a plongée dans le plus grand regret : depuis ce tems, elle est toujours inconsolable. Oui, oh oui, il faut croire que c'est cela qui l'affecte encore. Cependant j'ai ouï dire qu'elle n'avait pas une excessive tendresse pour cet époux, qu'elle aurait bien tort de regretter encore.

Nicolie se rapproche et paraît troublée : Qui vous a dit cela, monsieur? s'écria-t-elle ; qui a pu vous assurer que madame n'aimait point son mari ? — Mais tout le monde, le prieur lui-même. — C'est u

nensonge ; monsieur le prieur ne sait ce qu'il dit. Madame la marquise adorait son époux, et cet époux est d'autant plus ingrat qu'il avait la femme la plus tendre et la plus estimable. Il y a comme cela des personnes qui parlent, qui parlent avec une légèreté, une... indiscrétion !... — Eh, mon Dieu, ne t'emporte pas, Nicolie ! tu prends feu tout de suite, tu y mets une chaleur ! — C'est que je n'aime pas qu'on calomnie les gens. — Ce serait tout au plus de la médisance... Et d'ailleurs, quand madame n'aurait pas été folle de son mari, pouvait-il bien lui plaire, un homme qui avait la raison un peu dérangée, la tête faible, oh faible ?... Mais pardon, monsieur le commandeur ; j'oublie que c'est lui qui est votre parent, et je me permets là devant vous... — Non, reprit le commandeur, vous pouvez en dire tout le mal possible : cela ne me fâchera pas ; je le connaissais un peu ; et

d'ailleurs tout cela ne sert que mieux au juste éloge que nous faisons tous de sa veuve. —De sa veuve ! il est mort? —Oui, j'en apporte la nouvelle. — Quel nouveau coup pour madame! —Et il est mort en mettant le sceau à ses injustices, en... mais je ne veux pas briser plus long-tems vos cœurs sensibles... vous n'apprendrez que trop tôt les détails de ce funeste événement.

Le commandeur se tut ; et, comme il ne cessait pas d'observer Nicolie, il remarqua que cette bonne vieille femme était restée interdite à la nouvelle de la mort du marquis : sa bouche était ouverte, ses yeux s'étaient fixés sur le plancher, comme quelqu'un qui est frappé d'un coup inattendu ; peu à peu, ses traits, pâles d'abord, se colorèrent ; ses yeux reprirent leur mouvement, et un sourire forcé vint contracter ses lèvres, comme si elle espérait que la mort d'Edouard dût

pporter des changemens heureux. Nico-
ie, qui n'était pas la maîtresse de dissi-
nuler ses sensations, s'aperçut bientôt
que le commandeur l'examinait attenti-
ement ; elle rougit soudain, et se levant,
lle lui tourna le dos pour cacher, sans
loute, ou réprimer son émotion. Le com-
nandeur se promit bien d'interroger par
a suite cette fille, qui lui parut en savoir
bien plus que son maître sur le compte
lu marquis et de la marquise.

La journée se passa ainsi en entretiens
ntre les deux vieillards ; l'abbé Bardot
ne donna preuve d'existence qu'aux repas,
où il parla peu, mais mangea beaucoup.
Le commandeur, à qui le vieux Marcian
nspirait le plus grand intérêt, voulut
passer la nuit chez lui, afin de partager son
léjeûner du lendemain, et de jouir encore
lu charme de sa conversation avant de le
quitter. Le commandeur, seul, le soir,
avec l'abbé Bardot, lui communiqua ses

réflexions sur Marcian ; il pensait que ce vieillard n'avait pas été destiné à l'état qu'il professait ; son éducation, son langage, tout le lui prouvait : Nicolie aussi lui semblait renfermer dans son sein plus d'un secret. L'abbé Bardot fut de son avis, et ils en causèrent long-tems avant de s'endormir. Les premiers rayons du soleil vinrent les avertir de se lever ; ils descendirent dans la grande salle, où ils trouvèrent le vieux Marcian et sa gouvernante qui les attendaient. On déjeûna ; on causa encore, mais sans rien dire qui pût faire naître d'autres soupçons au commandeur ; et ce dernier quitta ses hôtes après leur avoir promis de venir souvent les visiter, quand il serait établi au château.

J'ai dit que de la ferme au château il y avait tout au plus trois quarts de lieue : ce trajet fut bientôt fait, et il était onze heures lorsque la voiture de nos voyageurs entra dans la grande cour. Un vieux do-

mestique qui traversait cette cour s'arrêta comme étonné de voir arriver des étrangers. Tout à coup il courut vers la voiture en s'écriant : Oh, mon Dieu ! serait-ce monsieur le marquis qui nous reviendrait ?... Puis, s'arrêtant tout à coup et reconnaissant le vieillard, ses accens devinrent étouffés, et il murmura entre ses dents : Ciel ! c'est monsieur le commandeur de Waroménil !...

C'est moi-même, dit le vieillard qui ne sut à quoi attribuer l'empressement d'abord, puis le trouble subit de ce domestique : Oui, c'est bien moi. Pensez-vous que ma présence puisse être importune au château ?... — A Dieu ne plaise ! monsieur le commandeur ; mais nous vivons si retirés ici, qu'on est... toujours surpris quand on y voit arriver quelqu'un qui n'était pas attendu. — Comment se porte votre maîtresse ? — Très-doucement, monsieur, oh oui, bien doucement. — Est-

elle ici ? — Est-ce qu'elle quitte ce triste lieu, la pauvre dame ? — Eh bien, allez m'annoncer. — Elle va être bien surprise... mais en même tems bien contente de revoir monsieur le commandeur !

Le domestique marche devant ; le commandeur et l'abbé Bardot le suivent, tandis que Célestin dispose tout pour remiser la voiture. La porte du salon s'ouvre ; le domestique annonce : Monsieur le commandeur de Waroménil.

A l'instant la marquise se lève en jetant un cri de joie. L'abbé Bardot, qui ne la connaît pas, voit s'avancer une femme de trente et quelques années, belle, grande, de l'extérieur le plus décent, mais dont les traits sont décolorés par le chagrin sans doute, et par les larmes : Vous ici, monsieur le commandeur, s'écrie la marquise, vous ici ?... Quel bonheur pour moi ! comment est-il possible qu'à votre âge, vous vous soyez déterminé à quitter

Paris,

Paris, à entreprendre un tel voyage, et sans m'en prévenir? — En êtes-vous fâchée, ma belle parente? — Moi, monsieur! ah, ce jour est bien agréable pour mon cœur! — Je prends la liberté de vous présenter monsieur l'abbé Bardot, qui fut autrefois le précepteur de mon mauvais sujet de neveu, et qui est aujourd'hui mon ami : voulez-vous lui accorder l'hospitalité, ainsi qu'à votre vieux cousin? — Présenté par vous, monsieur l'abbé est bien sûr du plaisir que j'éprouve à le recevoir... Mais si j'avais su... rien n'est disposé ici... tout y est en désordre depuis long-tems, oh!... depuis bien long-tems! — Plaisantez-vous? est-ce qu'il faut tant d'apprêts pour loger deux personnes? et puis, est-il nécessaire de faire des façons avec un parent? — Un parent aussi respectable que vous, monsieur le commandeur, mérite les plus grands égards. (*Elle sonne.*) Vous ne vous faites pas d'idée

de la satisfaction que j'éprouve ! (*Le vieux domestique paraît.*) Auxerre, faites préparer sur le champ l'appartement du premier, et celui de l'orangerie pour monsieur l'abbé. (*Le domestique sort.*) Serez-vous bien, commandeur, dans l'appartement du premier ? Vous le connaissez, je crois ; c'est celui qu'occupait ici votre cousin... mon époux... — Ne pensez pas à moi, je serai toujours bien par-tout, pourvu que je sois près de vous. — Vous savez... que le marquis ?... — Je sais tout, j'ai appris son excessive injustice, et.... — Vous... a-t-il vu à Paris ? — Oui, je l'ai vu ; mais laissons cela pour le moment ; nous n'aurons que trop d'occasions de nous entretenir de lui. Ma belle parente ; il faudra que nous causions, mais sérieusement, pour vous, pour vos intérêts... — Ciel ! reviendrait-il à moi, cet époux barbare ?... — Vous saurez tout cela, nous avons tout le tems :

pour le moment, permettez-moi de me reposer ; car il m'est arrivé un accident en route, une roue brisée... j'ai l'épaule... — Ah, grand-Dieu ! seriez-vous blessé ? — Ce n'est rien ; mais il me faut du repos, et j'espère que j'en aurai chez vous. — Vous y serez absolument le maître. J'ai un ami, le seul, hélas ! qu'il me reste... C'est un génovéfain, le prieur de Garnay, monsieur Rendu : je ne sais si vous vous le rappelez ? — Très-bien. — Vous savez qu'il est depuis dix à onze ans le pasteur de ce village ; son couvent avait le droit de nommer un de ses membres à cette cure. Cet homme respectable était le médecin, le chirurgien de sa communauté ; il est très-habile, et vous guérira, je n'en doute nullement. Voulez-vous que je l'envoie chercher ? — Non pas sur le champ. — Je l'attends pour dîner ; il vous verra en même tems. — Ma blessure m'incommode moins, depuis qu'on me l'a

pansée, à quelques pas d'ici, dans une ferme où j'ai trouvé un pauvre vieillard aveugle, qui m'a paru bien intéressant. — Ah !... le bon vieux Marcian ?

La marquise rougit et pâlit successivement. Le commandeur lui répond : Oui, le bon Marcian ; nous aurons à en causer aussi. — A... en causer aussi, commandeur ? que pourriez-vous m'en dire ? — Nous parlerons de tout cela.

La marquise paraît inquiète et très-agitée. Auxerre revient : Madame, voici monsieur le prieur de Garnay. —Déjà : il vient de bonne heure ! Ah, sans doute il avait le projet de lire ; car il passe souvent des journées entières dans ma bibliothèque.

Le prieur entre ; c'est un petit homme d'une cinquantaine d'années, dont l'extérieur annonce la franchise et la bonté. Il paraît étonné de rencontré des étrangers chez la marquise. Vous voilà, mon

ami, lui dit madame de Belbonne, je ne vous attendais pas si-tôt ; mais, par circonstance, je suis bien aise de vous voir à cette heure ; nous avons le plus grand besoin de vos services. — Madame, parlez, si je puis être assez heureux pour.... — Voilà mon parent, monsieur le commandeur de Waroménil, qui a été blessé en route ; je desirerais.... — Monsieur le commandeur de Waroménil ! le bonheur nous le ramène ! A l'époque de votre mariage avec le marquis, j'eus l'honneur de voir souvent monsieur ; mais il se rappellera que je fus lié autrefois avec monsieur le chevalier de Saint-Vry, son cousin germain, si je ne me trompe? — Oui, monsieur, répondit le commandeur, Saint-Vry fut en effet mon cousin. — L'aimable homme que ce Saint-Vry ! il fut mon ami, j'ose le dire. Il m'a rendu quelques services, et j'ai eu le bonheur

de lui être utile, à mon tour, dans plusieurs occasions. . . — Mon ami, interrompit la marquise, n'oubliez pas que je vous ai dit que monsieur le commandeur avait besoin de vos secours pour une blessure. — Une blessure, ah, mon dieu ! nous allons voir cela.

Le prieur qui n'avait pas encore remarqué l'abbé Bardot, l'examina en se retournant, et lui dit d'un ton assez sec : Comment, vous ici, monsieur ?

L'abbé Bardot parut un peu confus ; le commandeur demanda au prieur s'il connaissait son compagnon de voyage ? — Oui, repondit le prieur d'un air assez indifférent, j'ai vu monsieur, il y quelques années, dans une maison... — Où tout le monde, interrompit promptement l'abbé Bardot, estimait, respectait monsieur le prieur.

Le prieur ne parut pas faire une grande attention à ce compliment ; il visita la

blessure du commandeur ; et tout en lui donnant les soins nécessaires, il continua de parler. Je reviens, dit-il, à ce pauvre Saint-Vry, qui est mort si jeune. Quel dommage ! c'était le père du mari de madame ; je l'ai vu naître en quelque façon, cet Edouard, cet homme injuste, qui aujourd'hui fait le malheur de la plus tendre épouse. Son père m'aimait bien ; oui, Saint-Vry et moi, nous étions inséparables. Je savais tous ses secrets ; à présent qu'il est mort, je pourrai vous en dire sur son compte, je vous en réponds. Il n'y avait rien de déshonorant pour lui dans ses secrets là ; ainsi je pourrai parler sans offenser sa mémoire. . . . Mais, monsieur le commandeur, n'avez-vous pas une sœur? — Une sœur ! . . Ah, monsieur ! quel souvenir me rappelez-vous là ! oui j'ai eu une sœur, ou plutôt une amie, une tendre amie ! — Oh, j'en ai beaucoup entendu

parler par Saint-Vry. Il m'en a même raconté des choses !... — Des choses ! ... (*Le commandeur se trouble.*) — Oui des malheurs, des événemens... Saint-Vry l'aimait beaucoup ; il n'en parlait jamais qu'avec les plus grands éloges. — Je le crois ; mais, de grace, monsieur le curé, ne rouvrez point mes blessures, en me rappelant une femme... bien malheureuse, hélas ! et que j'ai vue mourir dans mes bras... Si vous saviez comme son souvenir me touche !... — Elle fut la mère de monsieur le chevalier de Verceil ? — Oui, oui ; elle donna le jour à mon neveu, à mon mauvais sujet de neveu qui n'aura jamais la moindre de ses vertus... Mais laissons tout cela ; cette corde est trop sensible à toucher pour mon cœur : je vous en supplie... — Oh, je n'en parlerai plus, monsieur le commandeur ; mais vous voyez que j'ai connu tout ce

monde-là, que je suis au fait? — Oui, oui, au fait; oh, vous y êtes bien au fait! . . .

Le commandeur secoua la tête en signe de dérision, et madame de Belbonne, voyant que cette conversation l'affectait, se hâta de la faire tomber sur un autre sujet. Elle proposa un tour de promenade dans son parc, en attendant le dîner. La partie fut acceptée; et, comme le commandeur lui donnait la main pour sortir du salon, en lui parlant des jouissances que lui avait procurées, sur sa route, l'aspect de tous les heureux qu'elle avait faits, l'abbé Bardot s'empressa d'aborder le prieur à qui il dit tout bas : Ne parlez point, je vous en prie, monsieur, de la manière dont nous nous sommes connus; j'ai des raisons pour cacher à ces gens ci l'aventure des Marvilles, ainsi que la part que j'ai pu y prendre. — Je vous promets le se-

cret ; mais vous me direz comment vous vous trouvez ici ? — Rien de plus simple ; j'y suis connu du commandeur ; c'est moi qui ai élevé son neveu. — Ah, ce libertin de Verceil ? vous m'apprendrez donc toutes les folies que ce jeune homme a faites, et qui lui ont retiré l'amitié de son oncle ? — C'est ce que j'ignore moi-même ; car je l'ai perdu de vue depuis dix-huit ans ; mais je vous raconterai d'autres choses qui vous intéresseront tout autant que celles-là. — A la bonne heure, car je suis curieux d'aventures, moi ; cela amuse et donne une grande connaissance du cœur humain. D'ailleurs on peut tout me confier ; quand je possède un secret, si je le révèle, ce n'est jamais qu'à un ami bien sûr, à qui je recommande la même discrétion que j'observe. — Ah oui, que vous observez !

L'abbé Bardot sourit, et tous deux al-

lèrent rejoindre le commandeur et sa parente qui étaient déjà dans le parterre.

Le château de la marquise n'était point gothique, comme celui que le commandeur possédait plus loin et qu'il avait l'intention de faire abattre. Celui-ci était bâti à la moderne et d'une belle ordonnance; voisin du port Vendre, ses jardins s'étendaient jusqu'à la mer, qu'une superbe terrasse dominait. Le port Vendre n'était pas alors ce qu'il est aujourhui; au moment où l'histoire que j'écris se passait, le port Vendre était un port abandonné, qui ne recevait que des petits bâtimens de pêcheurs. On n'y voyait alors ni paroisse, ni hôpitaux, ni bourse, ni hôtel de ville, ni halles, ni lazaret. Ce port n'avait point de quais, de jetées, et c'était tout simplement une langue de terre, que couvraient ça et là quelques cabanes; de la terrasse du parc, on voyait ces cabanes dont la sim-

plicité contrastoit d'une manière pittoresque avec l'élégante architecture des bâtimens du château. La mer venait baigner les murs de ce vaste parc, ombragé de bois touffus, de bosquets et de vergers. Dans un des bosquets reculés, madame de Belbonne avait fait construire, au milieu des peupliers, des trembles et des acacias, un petit pavillon simple, presque impénétrable au jour, et qu'elle nommait le pavillon des regrets. C'était là, disait-elle, que depuis l'absence de son époux, elle venait seule le pleurer, méditer et se livrer à la plus sombre mélancolie. Elle possédait seule la clef de ce lieu toujours fermé, et elle n'offrit pas même à ses hôtes de leur en montrer l'intérieur. Nous saurons par la suite à quel genre de regrets s'y livrait cette femme estimable et trop infortunée.

Quand la promenade eut un peu fatigué nos amis, ils rentrèrent tous au

château, où ils dinèrent en s'entretenant du plaisir qu'ils allaient avoir de vivre désormais ensemble, ou du moins bien près les uns des autres. Ne croyez pas, ma belle parente, dit le vieillard, que mon intention ait été de venir planter le piquet chez vous, pour vous ennuyer de ma personne, jusqu'à la fin de mes jours. — Vous plaisantez, commandeur! pouvez vous être jamais importun pour une femme qui vous honore comme un père? — Je vous regarde en effet comme ma fille, ma seule parente, la seule amie que j'aye maintenant au monde; mais ce n'est pas une raison pour disposer de votre maison comme de mon bien. Je ne vous demande l'hospitalité ici que pendant tout le tems qu'il faudra pour que je fasse abattre mon vieux château d'Entreval, et reconstruire un autre édifice, dans le goût de celui-ci. Cela fait, je m'installe dans ce nouveau château,

et nous voisinons ensuite comme deux bons amis.

La marquise sourit : heureusement, dit-elle, que cela demandera au moins un an ou deux ; car on n'abat point et l'on ne rebâtit pas comme cela en quelques mois. — Qu'appelez-vous un an ou deux? je ne vous demande que trois mois pour cela ; oui, trois mois ou quatre au plus. Savez-vous que je me mettrai à la tête des ouvriers, moi, et que je les ferai aller rapidement.

Quand une partie sera démolie, on y rebâtira, et ainsi de suite, partie par partie, jusqu'à ce que le tout soit fini. Oh ! vous ne me connaissez pas ! en fait de bâtiment, il n'y a pas de meilleur architecte, ou du moins de meilleur appareilleur que moi. Vous verrez cela ; car vous m'accompagnerez sûrement dans mes courses à Entreval ; n'est-ce pas que j'aurai souvent l'avantage de votre

société ? — Ma société, monsieur, est bien triste pour un vieillard qui a su, comme vous, conserver autant de santé et de gaieté. Que ferez-vous d'une femme toujours dans les larmes, toujours plongée dans la douleur ? — Il faudra bien que cette femme-là essuie ses larmes, calme sa douleur. Oh! j'espère que mon heureux enjouement excitera le sien, et que nous jouirons tous du repos et de le sécurité la plus parfaite. — Une sécurité parfaite ! . . . Commandeur ! jamais, jamais, il n'y en aura pour moi.

Elle essuie quelques pleurs. Le commandeur lui prend la main : Belle marquise, je vous permets de pleurer encore aujourd'hui, demain aussi. . . . Ce que j'ai à vous apprendre. . . Il faudra que demain, après le déjeûner, vous m'accordiez la faveur d'un entretien dans votre cabinet. . . . Je vous porterai un coup, violent sans doute ; mais il sera

le dernier. — Monsieur, que voulez-vous dire? — Rien, rien pour le moment... Demain, il sera tems. — Vous ne devinez pas à quel point vous m'alarmez!... — Ne craignez rien : si le sort me force à augmenter, pour un moment, vos peines, croyez que j'ai le moyen de les adoucir, de les chasser même pour jamais de votre cœur sensible. En grace souffrez que je me taise jusqu'au moment de l'entretien que je vous demande. Je vais me mettre au lit, ainsi que monsieur le prieur me l'a ordonné, et j'y resterai ma foi jusqu'à demain. Je vous prie d'ordonner qu'on ne vienne pas m'interrompre. — Personne ne troublera votre sommeil.

La marquise sonne : Célestin parait et conduit son maître à son appartement, où il le met dans un lit bien chaud, et reste à deux pas de lui en cas qu'il ait besoin de quelque chose. La

marquise seule avec le pasteur et l'abbé Bardot, questionne ce dernier sur le commandeur, sur le secret qu'il doit lui confier le lendemain. L'abbé Bardot ne laisse rien pénétrer de ce que le commandeur a seul le droit de dire à cette femme estimable. Elle lui demande s'il sait quelque chose des nouvelles folies que le vieillard reproche à son neveu : l'abbé Bardot, qui n'en est pas instruit lui même, ne peut satisfaire sa curiosité. Enfin elle quitte les deux ecclésiastiques pour aller s'enfermer, suivant sa coutume de tous les soirs, dans le sombre pavillon du parc, quelle a consacré aux plus tristes souvenirs. Le pasteur, que l'heure de visiter les malades de sa paroisse appelle au-dehors, quitte aussi l'abbé Bardot : enfin celui-ci n'ayant rien à faire pour se distraire, imite l'exemple de son bienfaiteur et va se coucher à son tour dans un bon lit,

où il dort du sommeil d'Epiménide, jusqu'au lendemain matin.

Tout le monde est levé dans le château ; madame de Belbonne a déjà donné ses ordres à Auxerre, son vieux, son fidèle serviteur, avec qui même elle a eu un entretien secret, qui paraît l'avoir beaucoup agitée, lorsque le commandeur et son insipide abbé Bardot paraissent dans la salle du déjeûner. Le commandeur est frais, vermeil ; il a parfaitement reposé, tandis que la pauvre Pauline a été agitée, toute la nuit, par les plus funestes pressentimens. Les mots énigmatiques de son parent, le secret qu'il doit lui apprendre. . . Quel est ce coup terrible qu'il va lui porter ? Est-ce celui qu'elle redoute tant depuis nombre d'années ? est-ce le seul qu'elle appréhende, et qui la plongerait au tombeau, si son cœur en était frappé ?... Est-il dévoilé son fatal secret ? a-t-elle

perdu en un seul jour le fruit de tant d'années d'inquiétudes, de précautions et de résignation ? c'est pour cela qu'elle a questionné Auxerre ; mais elle est sûre de la discrétion de ce fidèle serviteur ; elle l'a déjà éprouvé ; elle sait qu'il mourrait plutôt que de trahir une maîtresse infortunée dont il connaît, dont il partage les regrets. . . Mais un autre les connaît aussi, ces funestes secrets : cet autre est intéressé à les divulguer ; et, malgré tous les bienfaits dont on l'a accablé, il a peut être parlé ! . . . Quelle anxiété pour madame de Belbonne, pour cette femme sensible qui perdrait la vie le jour même où ses amis, le commandeur sur-tout, apprendraient la cause de ses longs, de ses éternels chagrins ! ... Le trouble extrême où elle est plongée a dû influer sur son repos, sur sa santé, et elle paraît dans le salon, pâle, triste, les yeux mouillés de larmes qu'elle

ne peut repousser. Son état effraye le commandeur qui ne sait s'il doit aggraver encore, par un récit douloureux, des peines qu'il attribue seulement à l'abandon d'un époux injuste.

Après le déjeûner, la marquise engage le commandeur à monter avec elle dans son cabinet. Le vieillard hésite : Ma belle parente, lui dit-il, je ne puis... non je ne puis augmenter vos douleurs ; remettons cet entretien ; je crains que vous n'ayez pas la force de l'entendre dans ce moment-ci. — Accordez-moi, monsieur, plus de fermeté, plus de courage : quelque soit le funeste secret que vous allez me communiquer, croyez que j'aurai la force de vous écouter, de mourir s'il doit briser mon cœur. — Mourir, marquise ! non, je veux que vous viviez encore, long-tems, toujours, s'il est possible, pour édifier votre siècle par vos vertus. — Quittez, monsieur,

quittez ce langage trop adulateur et qui fait rougir mon front. . . Daignez me donner la main, et montons..

Au moment où le vieillard offre sa main à la marquise, on voit entrer dans la salle un grand garçon, sous l'habit d'un villageois, et qui présente à madame un énorme bouquet. Sa figure est belle, sa taille svelte, et sa contenance timide. En le voyant, madame de Belbonne pâlit : ah, c'est toi, mon ami! lui dit-elle ; pourquoi ne t'ai-je pas vu hier? — Madame, pardon. . . . Voilà deux jours que je suis à Perpignan pour différentes acquisitions dont mon maître avait besoin ; c'est ce qui m'a empêché d'apporter à madame, et suivant mon usage, le bouquet du matin.

La marquise regarde ce villageois avec l'air du plus grand trouble, et lui dit machinalement, comme une femme qui pense à toute autre chose : Ah, tu étais

à Perpignan ? — Oui, madame, avec Louise qui présente bien son respect à madame. — Fort bien. . . Tu l'en remercieras... Et... A la ferme, comment se porte-t-on ? — A merveille, madame, vous voyez le plus malade ! . . . Mon maître et moi, dieu merci, nous jouissons d'une assez bonne santé, grace au bonheur que nous goûtons auprès de madame.

Le villageois regarde la marquise avec des yeux pleins d'expression ; mais s'apercevant qu'elle le fixe à son tour de l'air le plus ému, il baisse ses regards, rougit et paraît dominé par une extrême timidité. Pendant cette espèce de pantomime, le commandeur s'approche de madame de Belbonne, et lui dit tout bas : Quel est ce grand garçon aux yeux bleus, au maintien modeste ? — C'est le pauvre Paul ! . . . oui, on l'appelle Paul, lui répond madame de Belbonne

plus agitée encore ; c'est le garçon de la ferme voisine, où vous vous êtes reposé en arrivant ici. — Ah, ah, il me paraît un bon enfant ; mais il a l'air un peu nigaud.

La marquise se retourne pour cacher l'émotion qu'elle éprouve, et le commandeur s'approche de Paul qui reste immobile à sa place : Mon ami, lui dit-il, comment se porte le bon Marcian ? — très-bien, fort bien, monseigneur. — Et sa bonne vieille gouvernante, qui lui paraît si attachée ? — Oh ! elle se porte aussi à merveille. — Tant mieux, tu leur feras mille complimens de ma part. — Je n'y manquerai pas, monseigneur. — C'est qu'il me paraît être un honnête homme, ce pauvre vieillard aveugle. Il cause avec facilité, et je suis persuadé que cet hommelà a été très-bien élevé, que des malheurs seuls l'ont conduit à l'état qu'il

professe. — C'est ce que je ne sais pas, monseigneur. — Mais, madame de Belbonne ne peut pas ignorer cela. Dites-moi, ma belle parente ? y a-t-il longtems que vous connaissez le vieux Marcian ?

La marquise rougit et balbutie un oui, qu'on entend à peine.

— Que faisait-il, quel était son état avant qu'il fût votre fermier ?

La marquise soupire, lève les yeux au ciel et répond : Hélas ! depuis longtems, il errait sans état, presque sans asile. — Pauvre homme ! et vous l'avez recueilli près de vous ? je vous reconnais bien là ; c'est pour votre cœur un devoir de secourir les infortunés !

La marquise s'écrie, comme entraînée par la force de la vérité : Un devoir ! ah ! vous avez bien raison, c'était.... du moins, c'est toujours un devoir bien doux à remplir.

La

La marquise laisse tomber dans son sein une larme qu'elle cherche à cacher à son parent ; puis examinant Paul qui la regarde les bras croisés, dans l'attitude d'une statue, elle lui dit avec une espèce d'humeur : Eh bien, que fais-tu là, Paul? on peut avoir besoin de toi à la ferme... Je te remercie de ton bouquet, mais laisse-nous, mon ami ; nous avons à causer.— Ah, pardon, madame la marquise ! répond Paul ; je me retire. .. C'est que... — C'est que ? . . . Quoi ?...— Rien, ah rien, madame la marquise !

Paul salue gauchement et s'éloigne. Quand il est à la porte, il se retourne, et s'approchant avec plus de timidité qu'auparavant, il dit : Oh, mon dieu ! madame la marquise, vous allez encore me gronder ; mais c'est que je ne sais pas le nom de monseigneur, qui paraît si bon, et qui m'a ordonné de faire ses complimens à mon maître. — Tu lui

diras, répond le vieillard, que c'est le commandeur de Waroménil à qui il a accordé l'hospitalité avant hier. — Monsieur le commandeur de Waroménil ? — Oui, il me connaît bien. — Ah, s'il connaît monseigneur, cela suffit ; je vais lui dire tout cela.

La marquise le rappelle : Paul ? — Madame ? — Mille choses aussi de ma part au. . . . respectable Marcian ? — Oh, quand madame aurait oublié de me recommander cela, je ne l'aurais pas moins fait : je sais que madame aime tant mon maître ! . . .

Paul tire le pied et sort enfin décidément. Voilà un grand et beau garçon, dit le commandeur quand il est parti; mais il a l'air bien gauche et bien timide; apparemment que tous les matins il vous apporte un semblable bouquet ? — Tous les matins. — C'est encore un heureux que vous avez fait, ma belle

parente ? — Un heureux ! . . . Oh non, non ! . . . . Celui-ci n'est pas heureux comme il mériterait de l'être ! . . .

La marquise lève les yeux au ciel et met la main sur son cœur. Le commandeur qui s'aperçoit de son trouble, prend un air sérieux et ajoute : Veuillez m'expliquer le sens de ces paroles mystérieuses ?

La marquise se remet et répond : Mais . . . je veux dire qu'avec les qualités qu'il possède, il mériterait un autre sort que celui d'être garçon de ferme ; car il est laborieux, très-rangé, et il a un cœur... Oh, un excellent cœur ! — Oui, il me paraît. . . Mais à propos, ma belle cousine, comment trouvez-vous ma tête ? depuis hier que je suis chez vous, je n'ai pas pensé encore à vous demander des nouvelles de cette petite fille que je vous ai envoyée il y a quelques années, en vous priant d'en prendre soin. C'est votre

grand Paul qui vient de me la rappeler, en parlant d'une Louise qui l'a accompagné à la ville; n'est-ce pas Louise qu'on nommait cette petite orpheline ? — Oui, monsieur : cette Louise que vous m'avez adressée, je l'ai placée à la ferme auprès de Marcian, je l'ai recommandée à ce bon vieillard. N'est-ce pas là la condition qui lui convenait ? — Comment donc, mais excellente pour elle, à merveilles ! la fille d'un pauvre gagne-deniers, du moins à ce que m'a dit mon neveu ; car c'est lui qui m'a chargé de cet embarras, et qui m'a recommandé cette enfant, dont, disait-il, les parens avaient travaillé pour lui. Toujours en courses, toujours en voyage, Verceil ne pouvait pas songer à faire élever quelque part cette orpheline ; il me l'amena, me la laissa, et je pris le parti de vous l'envoyer pour que vous voulussiez bien la confier à quelques-

uns de vos domestiques. Vous l'avez mise à la ferme, vous avez très-bien fait; elle s'y rendra utile et aura de bonnes mœurs. Elle doit être jolie à présent; car elle annonçait... Quel âge a-t-elle? — Mais à peu près seize ans, deux ans moins que Paul! — Quoi, ce grand garçon n'a que dix-huit ans? je lui en aurais donné vingt-deux; il vous est d'une force! ce que c'est que le bon air et les travaux des champs! mais aussi ces benêts-là croissent tout en corps; ils sont tout physique; leur intelligence, leur esprit ne se développent pas en proportion de leurs membres... Celui-ci sur-tout; il me paraît sot comme un Nicaise... Que voulez-vous aussi? peut-être que si on lui eût donné de l'éducation...

La marquise semble frémir: elle s'empresse de terminer cette conversation qui la contrarie. Mon ami, dit-elle, nous oublions le point essentiel. Veuillez me

suivre dans mon cabinet; je meurs d'impatience d'entendre ce que vous avez à m'apprendre.

Le commandeur suivit la marquise, et laissa seul l'abbé Bardot qui n'avait pas dit un mot pendant tout ce tems-là, parce qu'il était occupé à dévorer les bribes de l'excellent déjeûner qu'on avait servi.

Quand le vieillard fut enfermé avec madame de Belbonne, celle-ci s'assit près de lui, et le contempla avec le silence d'un coupable qui attend son arrêt. Le commandeur mit ses lunettes, tira un paquet de sa poche et s'exprima en ces termes : Oserai-je vous demander avant tout, ma belle parente, comment vous viviez avec Edouard, votre époux? . . . — Mais. . . Vous savez que nous n'avons été que quatre années ensemble. — Je le sais; enfin, comment viviez-vous? — Bien, mon ami, très-

bien. — Paraissait-il vous aimer ? — Je l'ai cru. — Et vous, aviez-vous pour lui un véritable amour ? — Un véritable amour ?... Cette question !... J'y répondrai. Mon ami, j'estimais mon époux, sans ressentir pour lui de ces passions de romans qui... — Je vous entends, vous... Pardon, ma belle parente ?... Vous ne lui avez donné aucun sujet de jalousie ? — Oh ! aucun, j'en atteste le ciel ! — Eh bien, Pauline, si vous n'aviez pas pour Edouard cet excès de tendresse qui porte au désespoir ; si ses mauvais procédés au contraire ont du sécher votre cœur, le refroidir pour un époux barbare, insensé, vous aurez donc assez de courage pour apprendre aujourd'hui que cet époux... — Eh bien ? — N'est plus. — Ciel ! . . .

Madame de Belbonne ne perd pas totalement connaissance en apprenant cette triste nouvelle ; mais elle reste anéantie,

privée de l'usage de la parole, et fixant la terre avec une espèce de démence. Le commandeur s'effraye : Pauline, s'écrie-t-il, Pauline, eh bien ? . . . me voyez-vous, m'entendez-vous ? Qu'est devenue cette fermeté dont vous vous vantiez tout à l'heure ? Pauline, répondez-moi ? — Je vous entends, monsieur, je ne vous entends que trop. . . . Edouard. . . . n'est plus. . . n'est-ce pas là ce que vous venez de me dire ? — Oui ; mais ce coup, vous devriez. . . — Il m'écrase, il me foudroie, monsieur. . . . Vous ne savez pas, vous ne devinez pas. . . Non, jamais, personne ne soupçonnera les maux, les maux cruels auxquels je suis destinée. — Pauline, cet époux fut insensible, inhumain ; il vous abandonna. — Oui, oh oui, il m'abandonna ; je m'en souviens... Mais du moins, il vivait, il était quelque part dans le monde ; il pouvait m'aider, me protéger... Son nom seul

était une protection puissante pour moi. Aujourd'hui, je suis seule, absolument seule sur la terre.. exposée à tout ! — A quoi, Pauline, en grace, à quoi donc êtes-vous exposée ? — (*La marquise cherche à se remettre.*) Allons, c'est à présent qu'il me faut plus que jamais de la force, de la prudence sur-tout, oh oui de la prudence ! — Je ne vous comprends pas. — Edouard ! . . . Mais sa mort, comment avez vous sû ? . . . Etes-vous sûr. . . . Est-ce près de vous que mon époux a perdu la vie ? — Non, la France même n'a point reçu ses froides reliques. Il est mort à Bruxelles. — A Bruxelles, oui, c'est bien cela. Sa dernière lettre... — Il vous écrivait donc ? — Eh, mon repos eût été mieux assuré s'il ne m'eût pas écrit. — Ses lettres se ressentaient-elles du désordre de celle-ci ?

Le commandeur ouvre la lettre adressée à lui-même par Edouard mourant, et

il continue : Mais, Pauline, si je vous donne des détails, si je prolonge cette conversation, veuillez prendre sur vous de contenir vos régrets, de vous faire une raison. . . — Je vous obéirai, mon ami, je me calmerai. Oui, je sens que je me calme ; vous pouvez compter sur mon courage. Voyons cette lettre ?

La marquise en écoute la lecture sans trouble, sans émotion apparente. Son œil est sec, sa bouche est fermée, ses traits sont décolorés, et l'on voit qu'il ne lui est pas possible de pleurer ; un seul mot paraît l'affecter douloureusement ; c'est lorsqu'Edouard dit, en parlant de son héritage : *Il est à moi et non aux autres.*

Elle s'écrie : aux autres !

Le commandeur lui demande ce qu'Edouard veut dire par ces singulières expresions ; elle répond en hésitant : Je... l'ignore.

Et le commandeur achève sa lecture. Quand il l'a terminée, la marquise, qui conserve son étonnant sang-froid, lui demande le paquet de lettres à son adresse. Le commandeur le lui donne. Elle le décachete, le parcourt avec précipitation; puis, renfermant le tout dans son sein, elle se lève en disant : Allons, voilà mon sort encore une fois décidé. (*Elle se promène à grands pas.*) Quest-ce que c'est donc que ma destinée? Toujours balotée, toujours le jouet des événemens ! . . . . En voilà de nouveaux qui vont fondre sur moi! ... Encore des persécutions! ... Je les vois, je les vois dans l'avenir... Il faudra bien les supporter. (*Elle revient au commandeur étonné.*) Mon ami, donnez-moi votre main? ... Jurez-moi de me protéger, de me tenir lieu d'époux, de père de famille, de tout! Oh ! comme j'ai besoin d'un protecteur!

— Marquise! oui, oui, je serai votre

ami, votre protecteur ; mais, permettez-moi de vous dire que je n'entends rien à vos exclamations. Qui peut vous susciter des persécutions sur la terre ? n'êtes-vous pas libre de vos volontés, votre maîtresse en un mot, et d'un âge où l'on n'a plus besoin de mentor ? serait-il possible qu'une personne aussi vertueuse, aussi bienfaisante, eût des ennemis ?

La marquise lève les yeux au ciel et serre ses lèvres avec une contraction qui effraye le vieillard. Vous auriez des ennemis, continue-t-il, femme respectable et chère ? oh ! nommez les moi, dites-moi qui sont les barbares que vous redoutez : mon crédit, mon appui vous en délivreront.

La marquise se remet : Non, non, mon ami, je n'ai personne, je ne connais personne qui puisse m'en vouloir. Hélas ! je n'ai fait de mal à qui que ce soit.

— Je le crois. — Edouard se venge, oh, il se venge bien cruellement! Il m'abandonne; il meurt loin de moi; il me deshérite; il me réduit à un simple douaire... Ce n'est pas sa fortune que je regrette; mais c'est son mépris qui m'accable. — Quant à la fortune, ma belle parente, j'espère que vous regardez la mienne comme à vous. Ah! j'oubliais de vous dire que le fidèle serviteur qui lui a fermé les yeux, m'a remis, de sa part et pour vous, ces lettres de change (il y en a pour cent mille francs), et cet écrin de diamans dont le mourant, se repentant sans doute des dispositions injustes d'un testament fait à la hâte, a voulu vous faire présent.

La marquise est hors d'état de faire attention à ce cadeau, qui ne peut dissiper ses regrets. Le commandeur enchanté de ce qu'elle ne lui fait aucune objection, dépose les billets et l'écrin

dans un secrétaire ouvert devant lui ; et il s'applaudit en secret du petit mensonge qu'il vient de faire ; car le lecteur devine sans doute que c'est un acte de générosité de sa part, et que sa délicatesse lui a inspiré de le mettre sur le compte du défunt.

La marquise, qui n'a pu jusqu'alors exprimer son émotion que par un silence morne, se livre à l'abondance de ses réflexions, et retrouve enfin la faculté de verser des larmes. Elle pleure dans le sein du commandeur, et laisse échapper de tems en tems quelques exclamations sourdes, qui prouvent l'excès de sa douleur. Monsieur de Waroménil, fort embarrassé, emploie toutes les ressources de sa rhétorique pour consoler cette intéressante affligée, et n'y parvient qu'au bout d'un long tems et avec les plus grandes peines. La marquise voudrait rester seule ; elle desirerait s'enfermer

dans son lugubre pavillon du parc : le commandeur, qui redoute les effets de son désespoir, ne veut pas absolument l'abandonner ; et, comme les effusions de l'amitié viennent toujours à la suite des longues douleurs, la marquise consent à ce qu'il passe la journée auprès d'elle, dans son cabinet où on leur servira quelque nourriture ; car Pauline ne veut ni descendre au salon, ni recevoir pendant cette triste journée.

On fait savoir à l'abbé Bardot qu'il peut dîner quand il lui plaira ; et cet isolement le contrarierait s'il n'avait la société du pasteur, qui s'est rendu à son heure ordinaire au château. Madame de Belbonne sonne le fidèle Auxerre : elle lui apprend, devant le commandeur, et en versant de nouvelles larmes, la mort de son mari. Auxerre reste un moment frappé d'étonnement ; puis, se remettant tout à coup, bien loin de

paraître affligé comme sa maîtresse, il semble présager un événement heureux à la suite de cette perte si sensible pour Pauline. Eh, madame ! lui dit-il.... Quand madame pleurera, se chagrinera, cela ne fera pas revenir monsieur, et madame au moins sera libre de sa main. Qui sait si quelqu'un ne sera pas assez heureux pour...

La marquise lance un regard foudroyant à Auxerre qui reste interdit... Madame, pardon, ajoute-t-il... Monsieur l'abbé Rendu est là bas. — Présentez lui mes excuses de ne pouvoir le recevoir ; apprenez-lui la mort de monsieur le marquis, et priez-le de venir me parler seul, demain matin, dans mon cabinet.

Auxerre descend exécuter les ordres de sa maîtresse. Quand il est parti, le commandeur prend la main de la marquise: Ma belle parente, lui dit-il, j'ai peut-

être lieu de me plaindre de votre amittié. Vous avez des secrets pour moi, et je vois que vous n'en avez point pour le prieur; vous le mandez demain matin?... — Oh, mon ami! ne vous formalisez point de cette prière que je lui fais de venir me parler. Je n'ai rien... de... mystérieux à lui communiquer... Je desire seulement obtenir de sa sagesse et de son caractère les consolations de la religion. — N'est-ce que cela, mon amie? je ne m'inquiéterai plus d'une préférence que je croyais vous voir lui accorder sur moi. Qu'il vienne, qu'il s'enferme avec vous, je le veux bien; mais, pour dieu, qu'il ne vous prêche pas en fanatique; qu'il n'aille pas vous parler du paradis, de l'enfer; car toutes ces sottises augmentent, je crois, les regrets de la vie, au lieu de les calmer. Je suis un vieux militaire, moi; je lui parlerai, je l'engagerai à user avec vous du langage

de la raison, à laisser toutes ces phrases mystiques ; car ces messieurs. . . — Vous devez mieux connaître le prieur de Garnay : c'est un homme du monde qui sait allier la morale douce de la religion à celle de la philosophie la plus sèvère : son cœur est excellent, son esprit juste ; c'est un ami, un véritable ami pour moi. Je ne lui connais qu'un seul défaut ; mais qui n'en a pas?... C'est qu'il est curieux, qu'il veut tout savoir, qu'il a tout vu, tout connu ; mais en même tems, il est d'une discrétion à toute épreuve ; et si... j'avais des secrets, ils seraient aussi sûrs, cachés dans son sein, que dans le vôtre ou dans le mien : tel est l'abbé Rendu.

Le commandeur, ravi de trouver un sujet de conversation qui pût faire diversion à la douleur de la marquise, voulut la contrarier à dessein sur les éloges qu'elle faisait du prieur ; mais le

grand intérêt qui animait Pauline l'emporta sur tout ; elle revint aux motifs de sa juste affliction, et ses larmes coulèrent de nouveau.

Pendant que son vieux parent, seul avec elle, passe la journée à la consoler autant que cela est possible, descendons dans la salle à manger, et soyons témoins de la conversation qui va s'établir entre le prieur et l'abbé Bardot qui dînent ensemble tête à tête.

Le prieur parla d'abord de la mort d'Edouard qui allait changer totalement le sort de la marquise. L'abbé Bardot parut fort peu sensible à tout cela. Le prieur continua : Si vous saviez, monsieur, combien cette aimable femme est infortunée ! je connais ses malheurs, moi, j'ai tous ses secrets. — Ses secrets, elle en a donc ? — Je veux dire qu'elle m'ouvre son ame toute entière, que je sais quelles sont ses affections, ses peines ;

oh ! elle en a des peines ! . . Mais, l'abbé, vous m'avez promis de me raconter quelques aventures. . . . par exemple, celle des Marvilles, où je vous ai connu, dans une occasion qui, franchement, ne vous faisait pas beaucoup d'honneur. — Aux yeux du monde, monsieur, aux yeux du monde qui juge tout sur les apparences, qui jamais ne cherche les raisons, ne pénètre les motifs des gens. Ces Marvilles, par exemple, dont vous me parlez, ils se sont indignement conduits envers moi ; après les services que j'ai rendus à cette famille !... —Il me semble que ce n'était pas ce chapitre là dont on se louait le plus ; mais contez-moi tout cela, voyons : je suis d'une curiosité pour les aventures ! — Celle-ci est assez piquante ; mais avant de vous parler de ce que vous avez pu connaître ou voir dans la maison Marville, il faut que je remonte plus haut, et que je vous

onne quelque éclaircissement sur moi, : sur ces gens auxquels vous avez paru ant vous intéresser. Je serai franc dans non récit; vous verrez que je serai franc.

Le prieur, avide de nouvelles, se préara à la plus grande attention, et l'abbé ardot commença en ces termes :

« Je n'ai jamais connu mon père ni na mère; j'ai été élevé par les soins 'un respectable ecclésiastique, nommé nonsieur Dupré, et qui était attaché u clergé de l'église Saint - Eustache. Voici ce que monsieur Dupré m'a raonté, lorsque j'ai eu l'âge de raison, les circonstances de ma naissance. Monieur Dupré, homme borné dans sa forune, mais bon ami, voulut un jour régaler quelques-uns de ses parens qui ui étaient arrivés de province. Dans 'intention, comme disent les bonnes gens, de mettre tout par écuelle, il prit ous le bras sa vieille gouvernante Na-

non, la veille de son grand repas, et s'en alla avec elle au quai de la vallée, pour y acheter quelques volailles. Comme il avait tenu son confessionnal fort avant dans la soirée, il ne put aller que très-tard à ces emplettes indispensables. Voilà donc monsieur Dupré et sa servante portant un panier au bras, qui rôdent dans la vallée et marchandent tant qu'ils peuvent. Tout à coup il survient une petite pluie : Nanon qui ne veut pas être mouillée, se met à gronder son maître de ce qu'il ne termine pas ; monsieur Dupré se fâche, l'envoye promener, et pour se donner le tems de faire plusieurs tours encore, il lui dit en colère : Eh bien, vas m'attendre un moment et t'abriter là en face, sous la grande porte du couvent des Augustins, auprès de la grille : quand j'aurai fini, j'irai t'y retrouver.

» Nanon, enchantée de pouvoir éviter

la pluie, suit l'ordre de son maître : elle le laisse disputer avec les marchandes, et va s'établir, son panier toujours sous son bras, sous la porte du couvent. La pluie redoublait, il ne passait personne, et Nanon gémissait de l'opiniâtreté de monsieur Dupré qui, tracassier et plus qu'économe, n'en finissait jamais lorsqu'il avait quelque chose à acheter. Une demi-heure s'écoule, et la cloche du couvent sonne dix heures du soir. Tout à coup la grille s'ouvre derrière elle, et un religieux en sort mystérieusement. Ce religieux, après avoir bien regardé autour de lui, s'approche de Nanon et lui dit très-bas : Eh bien, est-ce fini ?

» Nanon, étonnée et naturellement curieuse, lui répond machinalement oui ; le religieux lève les yeux au ciel ; pauvre petite, dit-il comme elle a du souffrir !... Vous voyez que je suis exact au rendez-

vous ? je lui avais dit d'envoyer à dix heures précises me donner de ses nouvelles, dix heures sonnent et me voilà... Quest-ce que c'est qu'elle a eu, un garçon ? — Oui, un garçon, répond en riant la maligne Nanon. — Ah, tant mieux ! tenez, ma chère, portez lui cette lettre, et dites-lui que j'irai la voir demain, aussi-tôt que je pourrai sortir du couvent.

» Le religieux, à ces mots, met lui-même dans le panier de Nanon deux bouteilles de vin, un grand pot de confitures, une galette, quelques biscuits, et une petite bourse qui paraît contenir des louis ; il lui donne ensuite la lettre et rentre dans son couvent avec autant de précautions qu'il en est sorti.

» Nanon, toute ébahie, n'a pas eu le courage d'avertir cet imprudent qu'il se trompait : elle a deviné le mystère, et s'est promis de s'en amuser.

Elle

Elle va courir au-devant de son maître ; mais elle le voit qui s'approche d'elle, chargé de volailles diverses : Ah, monsieur ! lui dit-elle, j'ai fait de bonnes affaires aussi de mon côté : tenez, voilà un supplément à notre dîner de demain. — Que veux-tu dire, folle ? débarrasse-moi plutôt, et partons ; car je suis percé de la pluie.

» Nanon raconte à monsieur Dupré ce qui vient de lui arriver. Monsieur Dupré, très-sévère sur la morale et sur les principes, prend son sérieux, et double le pas pour rentrer plutôt chez lui. Quand il est dans son appartement, il met sur une table les petites provisions du révérend père Augustin, ouvre la bourse qui contient trois louis d'or et quelques pièces de monnaie ; puis il s'écrie : O l'infâme ! qu'elle intrigue scandaleuse ! . . . Voyons la lettre.

» Monsieur Dupré ne se fait aucun

scrupule de décacheter cette lettre qui porte seulement, sur la suscription : A mademoiselle Suson. Cette lettre est la preuve complète du commerce d'un religieux des Grands-Augustins, nommé père Sidoine, avec mademoiselle Suson, blanchisseuse de surplis, demeurant rue de Savoye. Cette mademoiselle Suson est prête à rendre le religieux doublement père ; et il paraît qu'il était convenu qu'à dix heures du soir une femme, de l'apparence de Nanon sans doute, se trouverait sous la porte du convent, pour annoncer au coupable moine sa honteuse paternité. Monsieur Dupré entre dans une colère épouvantable ; il jure qu'il ira trouver les supérieurs de ce moine libertin, qu'il le fera punir d'importance. Nanon, plus indulgente pour les fautes de l'amour, le ramène à des sentimens plus doux, et il est décidé que, le lendemain matin de très-bonne heure, monsieur Dupré se

rendra chez mademoiselle Suson, à qui il démontrera le tort de sa conduite et l'imprudence de son amant cloîtré ; puis il passera au couvent des Grands-Augustins, où il aura une conversation sérieuse avec le révérend père Sidoine.

» Ainsi dit, ainsi fait ; monsieur Dupré sort de chez lui à huit heures du matin ; mais en route il pense qu'il fera mieux d'aller tancer d'abord vigoureusement le moine, avant de voir sa maîtresse, qui sans doute est une brebis égarée par ce moine corrupteur de l'innocence. En entrant dans le couvent il entend fortement sonner la cloche, et il trouve le portier qui pleure comme un enfant. Qu'y a-t-il, mon ami, demande monsieur Dupré à ce portier ? Tout paraît en désordre ici. — Hélas ! je le crois, monsieur l'abbé ; n'entendez-vous pas la cloche qui sonne le tintement de la mort ? — Oui ; eh bien ? — C'est que nous avons perdu cette nuit

un de nos religieux : on l'a trouvé ce matin mort dans son lit, d'une attaque d'apoplexie. — Ah, mon dieu ! quel était ce bon religieux ? — Le père Sidoine ; pardi, tout le monde le connaissait bien : c'était le meilleur prédicateur du couvent. — Le père Sidoine ! — Oui, lui-même ; il était replet ; aussi je lui avais dit cent fois : Mon père, prenez des précautions ; vous buvez un peu trop souvent la petite goutte : vous avez le col court, le teint bourgeonné ; cela vous jouera un vilain tour. . . . Je n'avais que trop bien prédit. Ah ! quelle perte pour moi ! c'était, de tous nos religieux, celui dont j'avais le plus de profits. — Cela ne m'étonne pas... Mais, puisqu'il est mort, je me retire ; car c'était justement à lui que je voulais parler.

»Monsieur Dupré, frappé de cette mort subite, qui, selon ses principes, lui paraissait être une punition du ciel, sortit, et

ne s'en achemina pas moins vers la demeure de Suson, qui ignorait sans doute la perte qu'elle venait de faire. Il arrive rue de Savoye, monte un escalier noir, tortueux, trouve enfin une porte ouverte et beaucoup de voisines obligeantes occupées autour du lit d'une femme. Quand il aurait douté que ce fût là Suson, il en aurait été convaincu par les cris d'un petit enfant nouveau né, qu'on changeait auprès d'un fourneau rempli de braise allumée. Monsieur Dupré entre d'un air grave, demande à rester seul un moment près de l'accouchée, et n'a pas causé deux minutes avec elle, qu'il voit aisément que c'est une jeune innocente séduite par un moine hypocrite et débauché. Il lui raconte l'aventure de Nanon, prend des ménagemens pour lui apprendre la mort du père Sidoine, lui prouve, clair comme le jour, que c'est un juste châtiment du ciel, et terrifie si fortement l'ame de la pauvre

petite Suson, qu'elle lui demande en grace de se confesser à lui, et de recevoir le saint sacrement de l'Eucharistie. Monsieur Dupré, touché de son repentir, lui promet de venir la revoir le lendemain et de la satisfaire sur tout ce qu'elle desirerait.

» Monsieur Dupré lui tint parole ; mais il trouva Suson si malade, dans un tel état de faiblesse, qu'il désespéra de ses jours. Suson lui apprit d'une voix faible qu'elle était d'un village fort éloigné, que ses parens ne résidaient point à Paris, et qu'elle rougirait trop s'ils connaissaient sa faute. Elle supplia monsieur Dupré d'emporter son fils, de le mettre aux Enfans-trouvés, quelque part ; et monsieur Dupré, attendri jusqu'aux larmes, lui promit, non pas de l'abandonner à un hospice, mais d'en prendre soin lui-même. Suson se confessa, fit tout ce qu'il desira ; puis monsieur Dupré monta dans une voiture, emportant l'enfant, fruit de la faiblesse

et de la séduction. Le lendemain Suson n'existait plus : une voisine vint en avertir monsieur Dupré, et dès-lors il se consacra entièrement aux soins qu'il s'était engagé à rendre à l'enfant.

» Cet enfant, orphelin dès sa naissance, le fils du père Sidoine et de Suson, vous le voyez, monsieur le prieur, c'est moi-même : je dus tout à monsieur Dupré, qui m'éleva comme son neveu, et qui me revêtit de l'aube du lévite du Seigneur, dès que je fus assez fort pour marcher. Je fus d'abord enfant de chœur à l'église Saint-Eustache, puis petit abbé, puis clerc tonsuré, puis enfin prêtre disant messe. Monsieur Dupré ne négligea rien pour mon éducation, et je lui dois ces principes religieux, sévères, cette austère philosophie qui fut toujours la règle de sa conduite. J'avais vingt-six ans, hélas ! lorsque je perdis ce bienfaiteur respectable. Plein de regret de sa mort, ne pou-

vant plus habiter les lieux qu'il avait édifiés par ses vertus, je quittai l'église, le quartier; et le hasard m'ayant procuré la connaissance de monsieur le commandeur de Waroménil, j'entrai chez lui en qualité de gouverneur de son neveu, monsieur le chevalier de Verceil, qui touchait alors à sa onzième année. C'était un très-joli sujet que le chevalier; il saisissait à merveilles tout ce que je lui disais, et je puis dire que, lorsque je m'en séparai, c'était un jeune homme accompli, plein de droiture, de principes, et bien propre à faire le bonheur de ses parens. Son oncle, qui le chérissait alors comme un père tendre, s'en plaint aujourd'hui. Je ne sais pas ce que le jeune homme lui a fait, moi ! Il est singulier, monsieur de Waroménil ! il se prévient en bien ou en mal sans jamais savoir pourquoi. Vous ne le connaissez pas comme moi, monsieur le prieur ! — Oh que pardonnez-moi, je

le connais bien ! Je sais aussi que c'est un homme très-respectable. — Oh, très-respectable, j'en conviens comme vous. — Un homme droit, un excellent cœur... Mais continuez ; car votre histoire du père Sidoine, quoiqu'un peu graveleuse, m'a singulièrement amusé. Voyons, arrivons donc à celle des Marvilles ? — M'y voilà. »

L'abbé Bardot but un coup, se remit en haleine, et continua ainsi : » Mon élève, le chevalier, avait dix-huit ans, lorsqu'il fut obligé de faire un voyage qui devait être long ; son oncle, n'ayant plus besoin de mes services, me remercia, et je le quittai comblé des marques de sa reconnaissance et même de sa libéralité. Je ne savais si je devais chercher de nouveau une éducation, ou m'attacher à quelque église, lorsqu'un de mes amis m'adressa à un particulier logé en hôtel garni, près la rue Plâtrière, et qui cherchait, disait-

on, un aumônier pour un château en province. Monsieur de Marville (car c'était lui,) me reçu très-bien : On vous a trompé, me dit-il, monsieur, lorsqu'on vous a parlé d'un château ; notre habitation n'est qu'une véritable maison de campagne, une chartreuse à quelques lieues de Toulouse. C'est ma mère, femme âgée et infirme, qui a besoin d'un aumônier ; car, pour moi, quelle que soit ma vénération pour les ecclésiastiques, je me passerais bien encore d'en avoir un chez moi ; mais ma mère ne peut pas aller trouver une messe loin de son manoir ; il faut qu'elle en ait dans son intérieur, et c'est ce qui m'engage à chercher quelqu'un d'absolument libre, qui veuille bien se résigner à vivre auprès de cette bonne femme et dans un désert, pour ainsi dire.

» Je lui protestai que la solitude était ce que je chérissais le plus : nous convînmes de nos arrangemens ; je lui donnai mon-

sieur de Waroménil pour répondant de ma conduite, de mes mœurs ; et je ne sais s'il vit ou non monsieur le commandeur ; mais nous partîmes, deux jours après, monsieur de Marville et moi, dans sa voiture, qui en peu de jours nous amena chez lui. Il avait eu bien raison de me prévenir que son habitation n'était point un château ; c'était tout uniment une maison assez vaste, mais fort simple, fort modeste, et qui n'avait de remarquable que ses jardins, qui étaient très-étendus. Madame de Marville la mère était impotente : il lui fallait des messes, des confessions, et elle se serait passée plutôt de domestiques que d'un aumônier, homme utile pour elle, que l'âge et les préjugés lui rendaient indispensable. Comme il n'y avait point de chapelle dans la maison, madame de Marville, aussitôt que son fils lui avait mandé de Paris qu'il m'emmenerait avec lui, venait de faire

nettoyer une petite grange ; un autel y était déjà élevé, et elle s'était procuré tous les objets nécessaires au culte. Cette bonne femme me reçut à merveilles, m'appela son cher directeur, et je m'installai dans la maison. A présent, quoique vous connaissiez en partie les individus qui composaient cette famille, je dois vous les remettre tous sous les yeux, pour vous dépeindre leur caractère, et me justifier des torts qu'il m'a paru que vous me supposiez.

» La vieille madame de Marville était la veuve d'un riche banquier, qu'elle avait fait mourir de chagrin par son caractère âcre, altier et méchant. Cette femme en avait eu deux fils; l'aîné, parfait mauvais sujet, avait quitté sa maison en bas âge, et on ne l'avait jamais revu. Sa mère instruite de ses déportemens, de ses escroqueries, l'avait maudit, deshérité complètement, et il n'était plus question dans la maison de ce garne-

ment, qu'on croyait même mort ou passé dans des pays étrangers ; l'autre fils, celui qui m'avait amené de Paris, était tout le portrait de son père : doux, timide, bon, sensible, mais privé d'esprit et d'usage, il s'était accommodé à tous les caprices de sa mère, et vivait près d'elle, quoique souffrant de ses mauvais traitemens, et sans se plaindre de son sort. Henri de Marville s'était marié ; mais sa méchante mère avait tant fait souffrir sa pauvre petite femme, qu'elle était morte en donnant le jour à une fille charmante. Ainsi, tels étaient les personnages avec qui je devais vivre lorsque j'entrai dans cette maison. La grand'mère, âgée de soixante-quatre ans, monsieur de Marville son fils, homme de quarante ans, et sa fille Césarine qui comptait dix-sept printems. Je ne tardai pas à m'apercevoir que la grand'mère rendait malheureux à l'excès son fils et sa petite-fille : Césa-

rine sur-tout, quoique belle comme l'amour, était sans cesse exposée à sa mauvaise humeur; mais, malgré ses vertus, cette jeune personne avait un caractère vif, décidé; elle tenait souvent tête à son aïeule, et menaçait de quitter la maison: cette résistance de la part d'une jeune personne irritait la méchante vieille, et affligeait beaucoup le bon Henri, qui n'avait pas assez de crédit sur sa mère pour l'engager à plus de douceur. Vous sentez bien que dès que j'eus connaissance du caractère de ces gens-là, j'eus soin de m'attacher au plus puissant; cela était naturel, n'est-il pas vrai, pour conserver ma place et la rendre meilleure? Mais en même tems que je captai la bienveillance de la grand'maman, j'employai mon crédit à prévenir les querelles, à les assoupir, à réveiller la tendresse de la mère pour ses enfans, à ramener, en un mot, autant qu'il me fut possible, le bonheur dans

cette maison ; mais cela était difficile ; car madame de Marville, malgré ses principes religieux qu'elle poussait jusqu'au fanatisme, était une véritable furie attachée après tous les êtres doux qui avaient le malheur d'être sous sa dépendance : elle harcelait sans cesse Henri, Césarine, et ne se serait pas couchée tranquille si elle n'eût fait, dans la journée, au moins douze scènes à ses enfans ou à ses gens. Heureusement pour moi que j'étais le seul qui ne souffrît pas de ses humeurs ; j'étais son ami, son bijou, un dieu pour elle, et elle ne jurait que par moi ; ses enfans eux-mêmes me craignaient, je vous l'avouerai ; et souvent ils étaient obligés de me faire la cour pour obtenir quelque faveur, ou plus de repos, de la part de la vieille.

» Mon empire était ainsi établi, lorsqu'une circonstance vint détruire le peu de bonheur qui régnait dans cette mai-

son. Il y avait tout au plus un an que j'y demeurais : on était dans les jours gras. Un riche seigneur des environs annonce un bal masqué. La famille Marville s'y trouve invitée, et ne peut, par des considérations de voisinage, se refuser d'y paraître. Il fut donc décidé, au grand déplaisir de la grand'mère, qu'on irait, mais sans masque, pour éviter ce qu'elle regardait comme un péché mortel. Je n'étais pas trop tenté d'accompagner mes hôtes, vu mon caractère ; mais la grand'mère exigea que j'y allasse avec elle : elle me promit de ne pas me quitter, de rester toujours près de moi dans un coin, et de se retirer de très-bonne heure : j'acceptai donc, et nous partîmes. Il y avait un monde fou à ce bal ; c'était une véritable cohue. Tandis que nous étions assis, madame de Marville et moi, derrière tout le monde, M. de Marville et sa fille s'étaient lancés dans la société :

Césarine dansait même, et nous vîmes qu'un domino bleu à masque noir ne la quittait point, qu'elle semblait même prendre du plaisir à causer avec cet homme ; car nos remarques nous prouvèrent clairement que c'était un homme. Madame de Marville fit d'abord de grands reproches à son fils, de ce qu'il laissait autant de liberté à sa fille ; puis bientôt elle exigea que nous nous en allassions tous. Césarine fut donc obligée de nous suivre à son grand regret ; et le maudit masque noir ne la quitta point qu'elle ne fût montée dans la voiture avec nous. Vous devez juger de la scène qui suivit cette fête. La grand'mère voulut soutenir que la jeune personne avait un amant ; la petite jura que non, pleura, et fut se renfermer chez elle. Quelques jours après, j'observai, vers la brune, un jeune homme très-bien fait, qui se glissa dans le jardin :

je le suivis, et ne tardai pas à le trouver en tendre tête-à-tête avec Césarine. Tous deux se sauvèrent à mon aspect ; et ce qui me surprit étrangement, c'est que le jeune homme portait sur sa figure le même masque noir que j'avais vu au domino bleu du bal. Je me gardai bien d'apprendre cet événement à la grand'mère, pour éviter à Césarine des mauvais traitemens qu'entre nous elle aurait bien mérités ; mais cela devint trop fort. Un domestique, que je mis au guet pendant quelques mois, m'apprit que le masque noir venait souvent à la dérobée causer avec Césarine, et que tout prouvait l'intelligence de ces jeunes gens. Cette intrigue me confondit. Pourquoi le séducteur de Césarine ne paraissait-il que masqué ? Etait-il ainsi avec elle? N'avait-elle jamais vu ses traits? Avait-elle eu la faiblesse de céder à un homme dont elle ne connaissait

pas la figure, et qui sans doute ne cherchait qu'à la tromper, puisqu'il prenait des détours aussi étranges?

» Craignant de compromettre le repos d'une famille par une discrétion déplacée, j'allais tout révéler à la grand'mère, lorsqu'un jour, ma foi, Césarine et le masque noir disparurent ensemble. Césarine fit un paquet de tous ses petits effets, et quitta une maison où son enfance n'avait éprouvé que des chagrins, où les rigueurs d'une marâtre l'avaient portée à cet acte de désobéissance. Une lettre qu'elle laissa pour son père, apprit à cet homme faible et malheureux, que jamais on ne découvrirait le lieu de sa retraite, et qu'elle ne regrettait que lui dans cet asile de douleurs !.... La fuite de Césarine excita le plus grand trouble dans la maison : vous vous en souvenez ; car ce fut à cette époque que des affaires particulières que vous aviez à traiter avec

M. de Marville, vous amenèrent à Toulouse et vous lièrent dans sa maison. Vous vous rappelez que la grand'mère accusa M. de Marville d'avoir gâté sa fille, de l'avoir portée à cet excès d'audace, tandis que le faible Marville me soupçonnait, moi, d'avoir facilité les amours et l'évasion de Césarine. Vous en crûtes quelque chose ; mais je vous jure, par la très-sainte Trinité, que je n'eus aucune part à cette étourderie de la jeune personne. Poursuivons :

» La vieille mégère n'ayant plus là sous sa main un enfant qu'elle se plaisait à tourmenter, perdit la tête tout-à-fait. Elle se promit de déshériter Henri comme elle avait fait de son frère aîné ; et, pour accomplir ce projet, elle parla de se remarier. C'est en vain que je lui représentai qu'elle voulait faire une folie, à son âge !.... Elle me jura qu'elle ne prendrait de conseil là-dessus que d'elle-même ; et,

pour mieux suivre son projet, elle trouva le moyen de m'éloigner pendant quelques mois, en me chargeant d'aller à Paris faire, pour elle, quelques recouvremens. J'appris, pendant mon voyage et par mon domestique zélé, que la vieille avait jeté sa main, pour ainsi dire, à la tête de trois ou quatre premiers venus, qui l'avaient refusée en riant. Sa manie de mariage faisait tant de bruit dans le canton, que plusieurs jeunes gens, pour se moquer de sa démence, venaient se présenter à elle de l'air le plus sérieux, et la quittaient ensuite en s'amusant à ses dépens.... Cependant elle était riche, et il se pouvait qu'un être intéressé acceptât une proposition qui excitait la risée générale. Son fils m'écrivait lettre sur lettre pour m'engager à revenir. Il se recommandait à ma prudence, et me suppliait d'employer mon crédit sur sa mère pour la ramener à la raison. Je terminai

donc bien vîte les affaires dont elle m'avait chargé, et me hâtai de retourner auprès de la vieille, que je trouvai plus froide et plus réservée avec moi. Elle commença par m'assigner un logement au bout du jardin et très-écarté de la maison. Elle se renferma chez elle, et je ne pouvais plus la voir qu'aux heures du repas ou dans les momens qu'elle consacrait à l'exercice de la religion. Cette froideur me donna de la défiance, et je pris le parti d'épier sa conduite. Mon affidé, mis encore une fois en campagne, m'apprit que tous les soirs il introduisait chez madame un très-beau jeune homme, qui n'en sortait qu'à deux heures du matin. On avait donné au domestique beaucoup d'argent pour se taire; mais ces rendez-vous d'un genre nouveau étaient si comiques, qu'il ne pouvait s'empêcher d'en rire avec moi. En effet, cette conduite ne fit d'abord qu'exciter ma pitié. La vieille était trop

âgée, trop infirme, trop repoussante pour me faire soupçonner qu'une jeune homme employât avec elle son tems à autre chose qu'à causer. C'était apparemment un pauvre diable que l'appât d'un riche mariage tentait, et qui sacrifiait son âge et son cœur à la fortune. Sans doute, dans ces entrevues, on réglait tous les articles d'un contrat, on disposait une union prochaine; et je n'en étais pas instruit! et, pour la première fois, madame de Marville ne m'avait pas mis dans sa confidence !.... Cette retenue de sa part blessa mon amour-propre: je voulus à tout prix surprendre ce couple ridicule, et le faire repentir, par un éclat scandaleux, de sa conduite mystérieuse. Déjà j'arrangeais mon petit plan, et tout me favorisait; car M. de Marville, qui ne savait rien de tout cela, était à la campagne pour deux jours, et ne devait revenir que le lendemain. Enfin, j'étais convenu qu'aux

approches de la nuit, mon fidèle confident me cacherait dans un asile écarté où je pourrais tout voir et tout entendre. Je me promettais un plaisir des plus vifs, lorsqu'en souhaitant le bonsoir à madame de Marville, elle me prit la main et me dit: Vous ne vous coucherez point, l'abbé ! à minuit précis, j'aurai besoin de vous, et je vous enverrai chercher.

» Surpris de cet ordre imprévu, je me retire dans mon appartement, et changeant soudain d'idée, je me résigne à attendre l'heure convenue, pour voir quel singulier service a vieille peut exiger de moi à cette heure. Minuit sonne, et sa femme de chambre vient m'avertir en effet que madame m'attend chez elle. Je m'y rends; elle me fait asseoir : L'abbé, me dit-elle, vous ne savez pas pourquoi je vous ai mandé? vous ne vous en doutez pas? —Non, en vérité, madame. — C'est pour un mariage. —

Comment ?

Comment? — Oui, c'est pour que vous m'unissiez à l'instant même à un jeune homme charmant dont je raffolle, et qui va me venger de mon ingrate famille. — Mais, madame. — Point de mais, l'abbé. Choisissez de me servir, de rester mon ami, ou de sortir sur-le-champ de cette maison. — L'alternative.... — Elle est comme cela. Mon amitié et deux cents louis, si vous m'obéissez; ou ma haine à jamais, si vous vous refusez à mes vœux. — Madame... monsieur votre fils! quels reproches ne me fera-t-il pas à son retour?.... — Mon fils vaut son mauvais sujet de frère. Tous deux sont les ennemis de mon repos. Je les maudis; je les déshérite, et je donne ma main avec ma fortune, à un jeune homme délicat, sensible, qui sera plein d'estime, plein d'égards pour moi, et avec lequel vous sentez bien qu'à mon âge, je ne dois me comporter que comme une tendre mère...

Mais le tems s'écoule; il est là qui attend : descendons, l'abbé, vous trouverez la chapelle préparée, tout ce qu'il faut pour le saint sacrifice de la messe que vous allez nous dire, n'est-ce pas?

» Je voulus faire à cette insensée de nouvelles objections : elle était si pressante ! Ses instances, son or, qui n'était pas à dédaigner, tout me détermina; et, persuadé que si je la refusais, elle trouverait d'autres ecclésiastiques de meilleure volonté que moi, je descendis à la chapelle, que je trouvai en effet préparée comme elle me l'avait annoncé; car elle avait pris toutes ses précautions. Déjà j'étais orné des vêtemens sacrés, un notaire, quatre témoins qui m'étaient inconnus, étaient là; notre folle y était aussi, marmottant quelques oraisons entre ses dents, et je ne voyais point paraître le marié. Je m'étonnais de ce retard, et j'allais en demander la cause à la vieille,

lorsqu'une porte s'ouvre, et je vois entrer, ô surprise !.... un jeune homme dont la tête est enveloppée dans un voile noir très-épais. Encore un masque ! m'écriai-je involontairement. L'amour et l'hymen ne sont donc qu'un carnaval, dans cette maison ? — Cessez d'être étonné, me dit la vieille, mon amant a des raisons puissantes pour ne point faire connaître sa figure. Je l'ai vue, moi, cela doit suffire à tout le monde.

» Elle me lance un regard de courroux, et m'ordonne de commencer. Etourdi d'un événement si extraordinaire, je me laisse entraîner par les événemens, et tandis que le marié voilé s'asseoit auprès de sa gothique prétendue, je me mets en devoir de célébrer la sainte messe. En me retournant pour les *dominus vobiscum*, je crois remarquer au gonflement de la poitrine du jeune homme, qu'il est très-ému : il semble beau-

coup souffrir; sa tête se balance de tems en tems comme s'il levait les yeux au ciel, et il paraît très-distrait. La vieille au contraire marmotte des *orémus* tant qu'elle peut, et ne quitte pas son livre qu'elle semble dévorer. Enfin, quand j'en suis à la fameuse question qui lie pour jamais les époux, mon jeune homme laisse échapper un *oui* si faible, qu'à peine je l'entends; mais il me semble que son accent ne m'est point inconnu: il m'étonne, il m'émeut, et je cherche en vain dans ma mémoire à qui peut appartenir ce son de voix, qui, plus d'une fois, et je n'en doute pas, a frappé mon oreille. Cependant le seul mot qu'il prononce ne peut m'éclairer, et j'espère que par la suite je l'entendrai parler davantage, au moins, si je ne puis le voir. Mais je m'abuse; la cérémonie terminée, la vieille et son mari disparaissent: je reçois l'ordre de rentrer chez moi; et le

lendemain matin, j'apprends que dès l'aurore le couple fortuné est monté en voiture et s'est éloigné de la maison sans qu'on sache ce qu'il est devenu.

Quel désagrément pour ma curiosité! Vers le soir, M. de Marville revient: on lui apprend la fuite et le mariage de sa mère: moi-même je me trouve forcé de lui dire le rôle que j'ai joué dans cette affaire. Cet homme sensible m'accable de reproches, se livre à tout l'excès de sa douleur, et tout le monde est touché de son désespoir. On nous remet deux lettres de la vieille. L'une est pour son fils: elle lui mande que jamais il ne la reverra, et lui indique les moyens de toucher sa légitime à laquelle elle l'a réduit par son contrat de mariage avec un homme qu'elle ne nomme point. L'autre lettre m'est adressée. Madame de Marville m'y remercie du service que je lui ai rendu; la somme qu'elle m'a promise

est déposée chez son notaire à Toulouse, et elle n'a plus besoin de moi. Je reste frappé de la foudre : monsieur de Marville verse des larmes, accuse le ciel, sa folle de mère ; et moi, ne pouvant plus rester dans cette maison où règne l'abomination de la désolation, je prends le parti de la quitter sur-le-champ. Il y a douze ans de cela, vous vous en souvenez bien ; car alors vous vous joignîtes à M. de Marville, à tout le monde, pour me blâmer d'avoir fait de nuit, et sans en prévenir personne, un mariage aussi singulier, aussi contraire aux usages reçus. Je vous ai dit la vérité, toute la vérité, monsieur le prieur, et si vous désirez savoir ce que la vieille est devenue, je vous dirai, avec la même franchise, que je l'ignore. En quittant sa maison, j'ai trouvé une éducation à faire à Paris, et depuis douze ans, je n'ai plus entendu parler des Marvilles. Ma nouvelle éduca-

tion étant terminée, je me suis trouvé sans place : alors ne tenant plus à rien, monsieur le commandeur de Waroménil m'a engagé à le suivre comme ami, à venir ici avec lui, et je l'ai suivi. Voilà, monsieur Rendu, l'histoire des Marvilles que je n'ai pu qu'ébaucher ; car je ne vous en ai dit que ce que j'en sais moi-même. C'est encore une énigme, puisque nous ignorons ce que sont devenus la vieille et son époux, Césarine et le masque noir ; mais le tems débrouille tout : peut-être qu'un jour à venir nous aurons des nouvelles de tous ces gens, et que nous les retrouverons même dans la société, quelque part. Cela vous prouve néanmoins que vous m'accusiez à tort, et que les bruits publics sont souvent, presque toujours, calomnieux et mensongers. »

Cette histoire, sur-tout celle des Marvilles, qui n'offrait point de dénouement,

n'avait pas beaucoup amusé le prieur avide de ces sortes de récits : il n'avait trouvé de piquant que la naissance de l'abbé Bardot, et n'en estimait pas plus qu'auparavant cet homme vain, intrigant, intéressé, qui s'était introduit chez une vieille bigotte ; qui pour de l'or, avait fait un mariage ridicule, ruineux pour une famille, et contre toutes les règles. Il était naturel qu'en racontant lui-même cet événement, l'abbé Bardot eût dissimulé, adouci ce qui pouvait être à son désavantage ; le prieur s'en doutait bien, et il était presque fâché d'avoir perdu son tems à écouter son bavardage. Dans la crainte qu'il ne recommençât une autre histoire aussi ennuyeuse, le prieur lui souhaita le bon soir, et se hâta de se retirer. L'abbé Bardot se trouvant seul, isolé dans le vaste château, monta se coucher, et c'était vraiment ce qu'il avait de mieux à faire.

De son côté, madame de Belbonne, voyant arriver la nuit sans pouvoir calmer sa douleur, pria son consolateur d'aller prendre quelque repos. Le commandeur peu habitué à passer des journées aussi tristes, mais plein d'intérêt pour sa belle cousine, voulut insister pour rester encore. La marquise exigea absolument qu'il se retirât chez lui, et il obéit. On juge de la nuit cruelle que dut passer cette femme charmante. Le lendemain, l'abbé Rendu se rendit à ses ordres de très-grand matin ; elle s'enferma avec lui dans son cabinet, et lorsqu'elle en sortit, il parut que sa conversation avait un peu calmé son ame ; plus ferme, plus résignée, elle prit la main du commandeur, qu'elle rencontra dans le jardin, et lui dit avec un ton aussi noble qu'imposant : Je vous l'avais bien annoncé, mon ami, que les secours de la religion me donneraient la patience de supporter

mes malheurs ; le respectable prieur de Garnay a fait entrer enfin la douce consolation dans mon ame. Je ne pleurerai plus : non, vous verrez dorénavant mon œil sec, mes traits sereins ; mais mon cœur ! sera-t-il jamais tranquille ? . . . — A la bonne heure, marquise, j'aime à voir cette résignation qui vous est dorénavant nécessaire. Votre époux n'est plus ; eh bien, il faut tâcher de perdre insensiblement le souvenir de cet homme injuste. Ce que vous ne devez jamais oublier, c'est qu'il vous reste des amis, un sur-tout, un qui vous chérit, vous honore, et ne vous quittera plus, si vous y consentez ? — Oh, j'ose même vous en supplier. J'aurai plus que jamais besoin d'un appui tel que vous. — Nos âges sont à la vérité un peu disproportionnés ; mais j'ai conservé encore de la force, et je pense qu'avec ma gaieté, on est toujours jeune. Je veux que vous préfériez ma société à celle de tous

nos jeunes gens. — Les jeunes gens ! ... Ah, commandeur ! — Ce sont des fous. — Des monstres ! — Le mot est fort ; mais je l'attribue au souvenir d'Edouard. — Oui, au... souvenir d'Edouard. — Plaisanterie à part, je crois valoir autant que la jeunesse, sur-tout par mon cœur ; il est plus sûr. — Et j'y compte. — A la vie à la mort, comme disait le bon Henri ! .. Ah, ah, voilà encore ce grand flandrin de Paul. . . Ce garçon peut être bon ; mais je ne l'aime pas, moi ; il est d'une niaiserie ! Tudieu, quel énorme bouquet il tient à sa main ! Voyez comme il est gauche à vous aborder ! Allons, oui, le bras en avant, tire le pied, imbécille ! . . .

Paul s'approche ; la marquise se trouble : Eh bien, Paul, comment cela va-t-il aujourd'hui à la ferme ? — Bien, madame la marquise, oh bien, à l'exception que mon maître est malade. — Ton maître

est malade ? Qu'a-t-il, bon dieu ? — Du chagrin, madame la marquise, oh, bien du chagrin. — Eh pourquoi ? qui a pu lui en causer ? — Dame, c'est bien difficile à deviner, madame la marquise ! C'est la nouvelle de la mort de monseigneur.

La marquise cache ses mains dans sa figure, et le commandeur gronde l'indiscret ; tu es bien nigaud, Paul, tu vas parler à madame... ? — C'est vrai monseigneur, je sens que j'ai tort de parler à madame de la mort de monsieur le marquis ; mais aussi c'est que c'est une désolation dans le village ! tout le monde pleure... Non pas pour monsieur le marquis ; car on ne l'aimait pas... — Eh bien, voilà encore une sottise !.. — C'est la vérité, monseigneur : il faudra donc que je mente à présent pour ne pas dire de sottises. Monsieur le marquis était bien aimable sans doute ; mais il n'était

pas aimé ; on ne le regrette que parce que cela fait de la peine à madame qui est si bonne, elle, qui est chérie de tout le monde.

La marquise se remet et reprend la parole ; tu dis que ton maître ?... — Je dis, madame la marquise, que monsieur Marcian, en apprenant hier soir la nouvelle de la mort... — Oui, oui, passe.... — Ah, comme il en a été affligé ! Ah, mon dieu, s'est-il écrié !... Il ne manquait plus que ce malheur pour accabler madame. Pauvre femme ! elle méritait un autre époux ! elle méritait le bonheur, puisqu'elle ne s'occupe que de celui des autres. — Marcian a dit cela ? — Oui, madame, voilà tout comme il a dit ; ce sont ses propres expressions : et puis Nicolie aussi a pleuré, cette pauvre Nicolie ! Il n'y a pas jusqu'à la petite Louise, qui a pleuré aussi : elle a si bon cœur, mademoiselle Louise ; et puis c'est que tout le monde s'intéresse tant à madame !

Le commandeur prend la parole : Tout le monde a raison, mais ma belle parente, est-ce que nous n'irons pas voir ces bonnes gens de la ferme, ce respectable Marcian, qui est si bon, qui m'a si bien reçu ? . . . Je lui avais promis de lui rendre une visite d'amitié ; me ferez vous le plaisir de m'accompagner chez lui ? — Monsieur. . . . je. . . . — Hein ? qui vous arrête ? faisons la partie d'y aller demain matin ; il nous donnera à déjeûner, Marcian ; oh, je suis sûr qu'il nous recevra bien. — Mais, s'il est indisposé ? . . .

Paul répond : Bah, madame la marquise, cela ne sera rien, on retrouve aisément la santé quand on a le bonheur de vous voir. Je vais porter cette bonne nouvelle là à mon maître. Il y a si long-tems que madame n'est venue à la ferme ! Oh, qu'il sera content, qu'il sera donc content !

Paul saute de joie, fait des extrava-

gances qui amusent le commandeur, tandis que madame de Belbonne paraît encore indécise ; à la fin, elle promet d'aller déjeûner chez Marcian le lendemain matin, et Paul se retire après avoir fait des révérences aussi gauches qu'a son arrivée. Quand il est parti, le commandeur interpelle ainsi la marquise : Ah ça, Pauline, je vous ai dit que nous avions à causer ensemble sur ce bon vieux Marcian. — A causer ? . . . (*Elle se trouble un peu.*) — Oui, sans doute, il se plaint de vous, ce brave homme? . . . — Il se plaint de moi. (*Elle paraît inquiète.*) Eh, bon dieu, que lui ai-je donc fait ? — Rien que du bien, oh, cela est vrai, rien que du bien, et s'il se plaint, ce n'est que par excès d'attachement. Dites-moi donc pourquoi, lorsque vous allez le voir, vous ne lui parlez jamais, ce qui s'appelle jamais, ou bien par monosyllabes, ce qui est à peu près garder le silence. Le vieillard re-

connaissant ne peut pas admirer vos traits, puisqu'il est aveugle ; mais il voudrait entendre les sons de cette voix enchanteresse, si tendre, si douce, qui porte le bonheur et la consolation dans l'ame. — Vous... me flattez, commandeur ? — Non ; mais répondez-moi directement, je vous en supplie : Pourquoi cette retenue devant cet homme qui vous chérit et vous honore ? — Monsieur... je ne puis vous dire.... Qu'il vous suffise de savoir que j'ai connu autrefois ce... respectable Marcian, et que j'ai des raisons, de fortes raisons pour qu'il ne... sache pas... — Comment ? je ne vous comprends point. — Oui, pour qu'il ignore... — Que la marquise de Belbonne est la même personne qu'il a connue autrefois ? est-ce cela ? — Précisément... j'ai des raisons... c'est un secret que... — Un secret, ma parente ? ... Mais, pardon, il me paraît que vous en avez plus d'un... et pour moi, pour votre

vieux ami ! — Par grace, commandeur, ne m'interrogez pas : Veuillez respecter un mystère que personne, oh non, personne ne pénétrera jamais. . . Il y va du repos de ma vie entière. —Cela me suffit pour mettre dorénavant un terme à mes indiscrètes questions ; mais cela me paraît... — Bien étrange, n'est-ce pas ? . . . Oh, mon ami, si vous saviez, si vous pouviez lire dans mon cœur ! . . . Il a été le jouet de la fatalité, ce pauvre cœur que le ciel en naissant m'avait formé tendre, aimant. Commandeur, commandeur, ne me pressez pas. . . au nom de dieu, laissez-moi mes secrets. Je fus toujours vertueuse. . . Je ne puis que vous protester, mon ami, que je ne quittai jamais le sentier de l'honneur et de la vertu. — Remettez-vous, mon amie, calmez-vous. Cette protestation était inutile pour moi. Je vous connais assez ; je vous estime assez pour être sûr que toutes vos démarches

dans la vie, toutes vos affections n'ont été dirigées que vers le bien. N'en parlons donc plus. Ah ça, vous me promettez toujours de venir visiter Marcian, demain ! avec moi ? — Je vous le promets ; mais à une condition : c'est que vous me permettrez de garder le silence devant ce bon vieillard, et d'observer avec lui la même retenue dont j'ai toujours usé jusqu'à présent. . . . — Cette condition. . . Mais il vaudrait autant ne pas y aller que ne pas lui parler... Je ne comprends rien... enfin vous le voulez ; vos moindres volontés sont des ordres pour moi : j'y consens ; mais je suis curieux de voir comment une femme muette et un aveugle peuvent se visiter et s'entendre. — Eh bien, mon ami, vous aurez cette satisfaction.

L'abbé Bardot vint interrompre cette conversation, et le commandeur, cherchant toujours à faire diversion aux justes regrets de la marquise, parla de

son neveu. Ha ça, ma belle parente, dit-il, je ne vous ai pas dit ce qui m'avait déterminé à quitter Paris, à fuir pour jamais mon mauvais sujet de neveu ? je ne vous ai pas raconté la dernière fredaine qu'on m'a rapportée de lui? Oh ! elle est forte, je vous en réponds, et faite pour allumer le courroux de l'oncle le plus indulgent. — Etes-vous bien sûr, mon ami? ne l'a-t-on pas noirci à vos yeux? car le monde est si méchant, si vicieux !.... — Oh ! il n'y a que Verceil de méchant et de vicieux dans cette affaire-ci. Ecoutez, écoutez, vous allez juger vous-même. — Quelque soit son crime, mon ami, je veux employer tous mes soins pour l'excuser, s'il est possible, pour le bien remettre dans votre esprit. — Cela sera difficile : vous avez sans doute bien du crédit sur moi, marquise, mais je doute fort que vous réussissiez ici. Ecoutez-moi, et vous l'excuserez

après, si vous le pouvez. —Je vous prête la plus grande attention. —Et vous aussi, l'abbé, ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire : vous verrez comment votre élève a profité des bons principes que vous vous efforciez de lui donner dans sa jeunesse.

« Le jour même de mon départ de Paris..... je pensais, le matin en me levant, à voyager, comme je pense à présent à m'aller noyer ! Il était neuf heures et demi à-peu-près, un particulier, qui m'est totalement inconnu, se présente chez moi. Cet homme est âgé, il a l'air vénérable. Monsieur, me dit-il, pardon, mille fois pardon si je vous dérange ; mais c'est un fils malheureux, un père infortuné qui vient se plaindre à un oncle respectable, des maux où l'a plongé son neveu. —Parlez, monsieur, vous dites que mon neveu.... —Oui, monsieur ; le chevalier de Verceil a porté le désordre

dans ma famille !.... Vous ne me connaissez pas, monsieur ; je m'appelle Marville, et je vivais tranquille....

Ici l'abbé Bardot interrompt le commandeur : Marville! s'écrie-t-il, quoi! vous avez vu monsieur de Marville ?.... —Eh sans doute, je l'ai vu : qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela ? Vous le connaissez peut-être ? Eh bien, vous parlerez quand j'aurai fini ; laissez-moi raconter cet événement, je ne serai pas long... J'en étais... Où donc en étais-je ?.. Ha, m'y voici. Je m'appelle Marville, me dit cet homme en sanglottant, et je vivais tranquille dans une petite propriété près de Toulouse, lorsque monsieur de Verceil y parut pour mon malheur. J'avais une mère âgée, dont la tête était un peu faible..... J'avais une fille charmante, qui faisait mon unique consolation.... Eh bien, monsieur, vous ne le croiriez pas !.... votre neveu m'a enlevé

ma fille, et pour mettre le comble à mon désespoir, à ma ruine, il a épousé ma mère!.... — Comment? — Rien n'est plus vrai, monsieur, je viens d'avoir la triste certitude de ce malheur. Depuis dix-sept ans, je ne savais ce qu'était devenue ma fille, ma chère Césarine; on m'apprend qu'elle est publiquement la maîtresse de M. de Verceil!.... Douze années se sont écoulées depuis que je suis séparé de de ma mère.... Elle vient de mourir, et un contrat de mariage, trouvé dans ses papiers, m'apprend encore qu'elle est la femme du chevalier de Verceil, qu'elle lui a laissé tous ses biens... Je suis ruiné, monsieur, déshonoré, déshérité, et tout cela par la faiblesse d'une jeune fille, la folie d'une vieille femme et la scélératesse d'un libertin..... Ah! monsieur, peut-on être trahi aussi cruellement?....

» Je reste un moment interdit à cette nouvelle qui m'atterre. Je demande enfin

des détails à cet homme qui n'a pas la force de m'en donner. Il pleure, il gémit, et ne peut que me dire : Monsieur, j'ignore ce qu'est devenue ma fille ; j'ignore même où trouver votre neveu. — Parbleu, je l'ignore moi-même ; depuis deux ans sur-tout, je l'ai entrevu deux ou trois fois, encore pour lui reprocher sa dissipation, son inconduite ; car il en a fait de tous les genres, sans compter ce que vous m'apprenez, et qui surpasse tout ce que je savais de lui. — Je vous l'avouerai, monsieur, depuis que j'ai la fatale certitude du déshonneur de ma fille, je me suis mis en règle contre son séducteur. J'ai fait ma déclaration aux magistrats, et, dans le moment où je vous parle, on cherche par-tout mon ingrate Césarine et le perfide Verceil.... Je vous demande pardon de cette conduite ; mais je suis outré contre ce Verceil.... — Je vous l'abandonne, mon

cher, oh! soyez sûr que je vous l'abandonne. Je renie mon sang dès qu'il est coupable, et je me joindrai même à vous pour faire renfermer mon drôle de la bonne façon..... Eh, comment cet homme perfide et intéressé ne s'est-il pas présenté après la mort de madame votre mère, pour toucher la succession? — Il l'ignore sans doute, monsieur, oui, il doit ignorer que sa femme n'existe plus; car on a su d'elle, à ses derniers momens, que, depuis plusieurs années, elle ne voyait plus ce volage qui ne l'avait épousée que pour sa fortune. —C'est joli, c'est très-joli!....

» Monsieur de Marville me laissa son adresse; je lui promis d'entretenir une correspondance suivie avec lui, et il se retira. C'est alors que, dégoûté de la vie, du séjour de Paris qui me rappelait un neveu coupable que j'avais chéri, pour qui j'avais tout sacrifié, c'est alors, dis-

je,

je, que je formai le projet de partir le même jour, pour venir chercher le bonheur et le repos auprès de ma belle parente, le seul être au monde sur le cœur duquel je puisse compter. Ha ça, qu'en dites-vous, mon amie ? séduire la fille et épouser la grand'mère !.... mais c'est le comble de la scélératesse ou de la folie !... Verceil ! Verceil ! qui, dans sa jeunesse, me paraissait si doux, si désintéressé !.... Ah !.... je ne m'étonne pas qu'il ait refusé, il y a bien dix ans, un mariage avantageux que je lui offrais. Le drôle était marié !.... marié, là, avec une vieille folle ! déshonorer et ruiner une famille !.... Vous m'en voyez d'une colère ! Excusez-le donc à présent, ma belle cousine ? oui, prenez donc le parti d'un misérable de cette espèce ?

La marquise, indignée elle-même, resta interdite et ne put prononcer une seule parole. L'abbé Bardot fut le seul

qui rompit le silence. Ha, ha! dit-il, c'était lui ?... je m'en suis souvent douté. — Comment, lui, demanda le commandeur? — Je ne m'étonne plus s'il portait un masque, s'il s'était voilé la figure la nuit que.... C'était pour cacher ses traits à mes regards. Son front aurait trop rougi aux yeux de son précepteur! — Expliquez-vous donc, l'abbé? vous parlez par énigmes.

L'abbé Bardot fut un peu honteux de s'être si fort avancé : il sentit qu'il s'exposerait à de plus justes reproches, s'il apprenait au commandeur le rôle qu'il avait joué dans la maison Marville : il se contenta donc de dire de cette affaire tout ce qui ne pouvait pas le compromettre, et fut très-fâché d'avoir confié la vérité au prieur, qui pouvait la répéter à ses bienfaiteurs. Il ajouta qu'il avait vu souvent le jeune homme dont on se plaignait à si juste titre ; mais qu'il portait toujours

un masque sur ses traits. — Un masque, s'écria le commandeur? Mais c'est un roman, que cela. Et comment, l'abbé, ne l'avez-vous pas reconnu à la voix? — Jamais il n'a prononcé un mot en ma présence. — Je le crois bien, il vous redoutait trop! Vous le gêniez, là. — A coup-sûr, je me serais opposé à ses désordres, ou je vous en aurais secrètement averti, monsieur le commandeur. — Vous auriez très-bien fait! Je me serais transporté à Toulouse, chez les Marville, et je vous en aurais chassé mon drôle à grands coups de bâton, s'il l'avait fallu.

La grande colère du commandeur fit sourire l'abbé Bardot, tandis que la marquise resta plongée dans ses réflexions. Tant de perversité dans Verceil, dans un jeune homme qu'elle avait connu timide, modeste, incapable de bassesses, l'accablait, et lui paraissait même im-

possible à croire. Cependant tout était contre lui, et le récit de l'abbé Bardot venait à l'appui des plaintes amères qu'Henri de Marville avait faites au commandeur. Néanmoins, toujours indulgente, toujours bonne et généreuse, elle se promit d'approfondir cet affaire et de faire éclater l'innocence du chevalier de Verceil, si toutefois il n'avait contre lui que les apparences, qui étaient fortes, à la vérité. Pleine de cet espoir, et ferme dans son projet, elle se hâta de distraire son vieil ami, qu'elle voyait rouge, enflammé, cédant au ressentiment, au dépit même. Oublions un ingrat, cher commandeur, lui dit-elle, et ne pensons qu'à notre partie de demain. — Ah, oui : notre déjeûner à la ferme est une véritable partie de plaisir pour moi. Je me promets de m'y amuser un peu ; car j'aime les bonnes gens, et les traits de Marcian inspirent vraiment la confiance et le respect.

Après-demain : comme je suis fort maintenant, et que je ne me ressens plus de ma blessure, j'irai, avec votre permission, à mon château d'Entreval, pour faire commencer la démolition. Eh ! parbleu, marquise, vous devriez m'y accompagner : j'ai là un vieux concierge qui nous recevra très-bien. — Que me parlez-vous, mon ami, de parties de plaisir, de promenades ? dans un moment où, livrée à la plus profonde douleur... — Et c'est pour cela ; vous devez la distraire. Allez, allez, si vous voulez bien vous laisser conduire par moi, je vous jure que je ne laisserai pas le tems à cette maudite douleur-là d'affecter votre cœur sensible : c'est comme la goutte ; il faut la promener pour la chasser. Vous viendrez, n'est-ce pas, vous viendrez à Entreval ? C'est à quatre lieues d'ici : le chemin est charmant jusques-là.

Nous causerons, nous disserterons ensemble sur la beauté des sites, sur les merveilles de la nature. — Suis-je en état de les apprécier? — Oui. Votre ame est pure; elle est faite pour sentir, pour admirer; et d'ailleurs l'aspect des montagnes, des ruines, des torrens, des précipices, tout cela entretient et nourrit la mélancolie. Ainsi je cómpte sur vous; mais allons par ordre. A demain le déjeûner de la ferme; et puis nous verrons après ce que nous deviendrons. Que j'aurai de plaisir à revoir Marcian, sa bonne Nicolie, la jeune Louise que je ne reconnaîtrai pas, et jusqu'à ce grand benêt de Paul, qui me paraît un bon enfant, malgré sa gaucherie! — Ah, mon ami! si vous le connaissiez davantage, il vous inspirerait bien plus d'intérêt.... — Je le crois, et vous dites cela d'un ton!... Encore des larmes? Toujours ces regrets pour Edouard apparemment? Que serait-ce donc, si vous

aviez perdu un époux qui vous eût adorée?...

La journée s'écoula ainsi en conversations, particulièrement sur le projet d'aller, le lendemain, à la ferme, que madame de Belbonne redoutait bien de visiter en présence du commandeur.

La nuit se passe aussi, et dès les premiers rayons de l'aurore, le commandeur, debout sur le quarré de l'appartement de la marquise, l'appelle à travers sa porte. La femme de chambre ouvre cette porte, et le vieillard trouve madame de Belbonne habillée, toute prête à partir : seulement, un air de langueur répandu sur ses traits décolorés, prouve qu'elle n'a pu prendre de repos de la nuit. Trop agitée par le souvenir de ses malheurs, par la crainte d'autres infortunes, elle a vu paraître l'aurore comme elle a vu finir le jour, c'est-à-dire dans les larmes.... Elle se

raffermit cependant, et donne le bras à son vieil ami jusqu'à sa chaise découverte, qu'Auxerre a préparée dans la cour. Elle y monte avec le commandeur, et l'on voit paraître, à cheval, l'éternel abbé Bardot, qui, sans être invité au déjeûner de la ferme, ne s'en propose pas moins d'y accompagner son indulgent patron.

Le tems était pur, l'air serein ; les oiseaux formaient mille concerts pour saluer le père du jour, et les feuilles des oliviers brillaient des larmes limpides que l'aurore y avait répandues. Pendant le court trajet du château à la ferme, le commandeur fut témoin de la vénération que les bons agriculteurs, qui travaillaient dans les campagnes, avaient vouée à son aimable parente. Tous s'approchaient de sa voiture pour la saluer, pour bénir son nom ; et il n'y avait pas jusqu'aux plus petis enfans, qu'on ne

portât dans les bras pour leur faire voir, disait-on, la bienfaitrice des infortunés, la mère des indigens : Conservez-vous, lui criaient ces bonnes gens de tous côtés, conservez-vous, notre bonne dame, pour nous, qui vous devons le bonheur, et pour nos enfans, qui vous chériront comme nous !

Le commandeur était attendri jusqu'aux larmes, et l'abbé Bardot regardait ce spectacle touchant d'un œil très-indifférent. Pour la marquise, elle saluait ces dignes agriculteurs ; elle les priait de s'éloigner, et l'on voyait que sa modestie souffrait des éloges qu'ils lui prodiguaient. C'est ainsi qu'elle fit la route jusqu'à la ferme, où Marcian, prévenu par Paul, l'attendait assis sur le banc de sa porte, et respirant l'air frais du matin. Aussi-tôt qu'il entendit la chaise s'arrêter, il s'écria, avec l'accent de la joie : Dieu puissant ! est-ce là ma-

dame? — Oui, c'est elle-même, lui répondit sa fidelle Nicolie qui était assise auprès de lui. — Dieu créateur! vous daignez donc bénir ma maison, puisque vous permettez qu'elle soit visitée par la bienfaisance et la vertu!

Il se leva, et inclina avec respect sa tête blanchie par les années. La marquise était singulièrement émue : elle s'approcha du vieillard, et lui dit seulement d'un son de voix très-étouffé : Bonjour, bonjour, mon ami!....

Le vieillard leva la tête et resta pensif comme s'il était frappé de ces accens ; puis il s'écria de nouveau : La douce voix! Comme elle pénètre dans mon cœur reconnaissant!.... Pourquoi faut-il qu'un souvenir douloureux?....

Auxerre s'empressa de lui parler. Voilà madame, bon Marcian, lui dit-il; elle a cédé aux instances de monsieur le commandeur, qui desirait qu'elle l'accompa-

gnât chez vous ; mais, triste, désespérée de la nouvelle douloureuse qu'elle a apprise, il lui est impossible de proférer une seule parole. Contentez-vous de lui parler et de savoir qu'elle est auprès de vous.

Le commandeur, étonné, fixa le vieux Auxerre, et vit clairement que ce domestique était dans la confidence de sa maîtresse ; mais, fidèle à la promesse qu'il avait faite à la marquise, il se promit toujours de respecter le silence qu'elle voulait garder avec le respectable fermier. Il prit la main de Marcian et causa avec lui en entrant dans la maison. Paul était là qui s'empressait de préparer le déjeûner : ce bon garçon, voyant arriver madame, se désolait de ce que tout n'était pas prêt encore comme il l'aurait desiré ; il cassa une assiette pour aller plus vîte, répandit une cruche de lait sur la table, laissa tomber un panier d'œufs frais, et

blessa, en courant, les deux petits que nourrissait la grosse chienne de la basse-cour. Une jeune personne, jolie comme un ange, l'aidait dans ses préparatifs, et le grondait de sa mal-adresse : Dame, lui répondait Paul, c'est le plaisir que j'éprouve de voir madame, et le desir de la servir. Venez avec moi, mademoiselle Louise, nous allons réparer tout cela.

Mademoiselle Louise ! dit le commandeur, est-ce là cette petite ? — C'est elle-même, monseigneur, lui répondit Nicolie ; c'est votre protégée. Elle est bien grandie, comme vous voyez... — Ha, ha ! continua le commandeur, parbleu oui, elle est bien grandie ! et d'une figure !.... Approche-toi, ma petite, approche-toi sans crainte ! Me reconnais-tu ? — J'ai cet honneur-là, monseigneur. Je sais que vous avez eu la bonté de vous intéresser au sort d'une pauvre orpheline, et de la

recommander à madame la marquise qui a bien voulu me placer ici. — Qu'elle est jolie ! Quel âge as-tu à présent ? — Seize ans, monseigneur, vienne la Sainte-Suzanne. — Seize ans ; le charmant âge !... Et sage, sans doute ?

Louise rougit ; c'est Nicolie qui répond pour elle : Si elle est sage, monseigneur ! c'est un modèle d'activité, de zèle et de piété filiale ; car elle serait la fille de mon maître, qu'elle ne l'en chérirait pas davantage.

Paul, qui paraît enchanté des éloges qu'on donne à Louise, s'approche du commandeur, et lui dit sans façon : C'est bien vrai, ça, monseigneur ; il n'y a pas dans les environs de pastourelle plus aimable, plus intéressante que mademoiselle Louise.

Louise rougit de nouveau et répond gauchement : Vous êtes bien honnête, monsieur Paul, bien bon ; je ne mérite

pas.... — Tout, interrompt Paul, oh! tout, mademoiselle Louise!

Le commandeur, qui connaît le cœur humain, regarde, en souriant, Paul, Louise, et dit tout bas à la marquise : Entendez-vous, ma parente? voyez-vous ces deux jeunes gens-là? heim, qu'en pensez-vous? — Mais..... qu'ils s'aiment, lui répond très-bas la marquise. — C'est vrai.... Allons, allons, quelque jour nous ferons ce mariage-là; mais votre Paul est trop benêt pour une jolie petite fille comme ma Louise.

Paul et Louise, qui s'aperçoivent qu'on les regarde, qu'on sourit, s'éloignent avec timidité, et vont s'occuper du déjeûner. La conversation devient bientôt générale, à l'exception que la marquise garde le silence, et se contente de parler bas à son cousin ou à Nicolie. Une table frugale offre bientôt des fruits, du laitage, quelques galettes et du bon vin.

Tous nos amis s'y placent ; la marquise est assise entre le bon vieux Marcian et le commandeur. Elle exige que Paul et Louise aient l'honneur d'être aussi à table devant elle, et l'abbé Bardot se place à son tour à côté de la gouvernante Nicolie.

Voilà la troisième fois depuis que j'habite cette ferme, dit le vieux Marcian, que j'ai l'honneur d'y recevoir madame la marquise de Belbonne, et je suis encore privé du bonheur d'entendre sa voix, qu'on dit si touchante !

Tout le monde se tait.

« Oserais-je demander à madame si elle garde ce cruel silence avec toutes les personnes qui ont le bonheur de l'approcher ? »

Nicolie s'empresse de répondre : Madame est triste, et vos questions peuvent lui paraître indiscrètes. Pardon, laissez déjeûner madame qui soupire en ce mo-

ment, et semble ne point goûter les simples mets que nous lui offrons de si bon cœur.

Madame, répond Marcian, aurait peut-être desiré autre chose?

La marquise répond, en paraissant déguiser sa voix : Non, brave homme.

Marcian reste interdit : il est étonnant, dit-il au bout d'un moment, comme ces accens me touchent et me pénètrent. Ils me rappellent.... Si je n'avais pas la triste certitude de son éternel éloignement dans d'autres contrées, je croirais...

La marquise se trouble. Nicolie prend la parole : Ce que c'est que d'avoir l'esprit prévenu, et toujours tendu vers les mêmes souvenirs ! Si la voix de madame est capable de vous rappeler à vos regrets, à vos douleurs, madame fait très-bien de ne point parler, et j'ose, la première, la supplier de garder toujours un silence qui, seul, peut calmer mon cher maître.

Le commandeur écoute, observe tout : l'abbé Bardot mange et n'observe rien.

Pardon, madame, réplique Marcian, pardon de ma faiblesse.... Vous ne savez pas.... Si vous pouviez vous douter !.... Mais je ne dois point affliger encore madame par le tableau de ma propre tristesse ; je ne dois point l'étourdir de mes malheurs, elle n'a que trop des siens ! — C'est vrai, mon maître, dit Nicolie ; oubliez l'objet de vos regrets, celle qui causa. . . . — Mon désespoir ! — Sans doute.... elle n'est plus. Songez à l'effacer entièrement de votre mémoire, et ne pensez qu'au bonheur que nous avons de posséder madame au milieu de nous.... Eh bien, Paul, que fais-tu donc là, avec tes grands yeux fixés sur madame ? — Je regarde madame qui pâlit, qui est prête à se trouver mal. — Ah, grand dieu ! c'est vrai. Madame, madame, qu'avez-vous ?

La marquise a changé de couleur. Elle est penchée sur son siége, et paraît prête à perdre connaissance. Pendant que tout le monde lui porte des secours, le vieux Marcian incline sa tête dans son estomac, en disant à demi-voix au commandeur : Il y a quelque mystère là-dessous ; on ne m'ôtera pas de l'idée... — Quoi?...

Le vieillard se tait : la marquise reprend ses sens, et Paul, qui a des projets, propose à tout le monde de faire un tour de jardin.

La partie est acceptée. Nicolie et le commandeur prennent chacun un bras de la marquise, qui, faible et souffrante, s'appuie sur eux. La jeune Louise guide les pas tremblans du bon Marcian ; Paul marche devant pour conduire cette intéressante société, et l'abbé Bardot reste à table.

A peine tous nos amis sont-ils entrés dans le vaste jardin de la ferme, qu'une

musique villageoise se fait entendre. Tout-à-coup on aperçoit sept à huit jeunes paysans jouant de la musette, du flageolet, du violon et des castagnettes : ils sont suivis d'une troupe de garçons et de jeunes filles, tous en blanc, parés de fleurs, de rubans, et qui défilent devant la marquise. On la conduit sur un tertre de gazon orné de fleurs : elle s'y assied avec le commandeur, Marcian, Nicolie ; et toute la jeunesse vient déposer des bouquets à leurs pieds. Ensuite commence un bal champêtre, dont Paul fait les honneurs. Il faut le voir danser, ou plutôt sauter, avec sa petite Louise ! il vous fait de sauts, des gambades ! il donne des coups de pieds à droite, à gauche ; il s'élance, il fait des ronds de jambe ; toute sa personne, en un mot, peint la grosse joie, la paix de l'ame et le bonheur. . . . . Le bonheur ! Pauvre Paul !.... Ah ! saisis-en le dernier instant

qui se présente à toi ! bientôt il va cesser pour jamais, et tu n'auras plus pour partage que les pleurs et la plus cruelle infortune....

Il était aisé de voir que Paul avait arrangé cette petite fête, dont Marcian lui-même n'était pas prévenu, pour distraire la marquise, et pour lui rendre une espèce d'hommage. Vraiment, il avait passé la nuit, Paul, pour préparer ce bal villageois. Tous ses amis l'avaient secondé à merveilles, et sa fête était superbe. De tems en tems des jeunes filles se détachaient de la danse pour apporter à madame de Belbonne des fruits magnifiques, des nids d'oiseaux, des tourterelles enchaînées avec des guirlandes de fleurs : elle recevait, en souriant, ces simples cadeaux, et le tableau de la joie commune dissipait peu-à-peu sa juste douleur. Il était en effet impossible d'y tenir. Les grands sauts de Paul sur-tout,

et son extrême hilarité, amusaient beaucoup le commandeur, qui, de tems en tems, riait aux éclats, et faisait remarquer à sa parente la gaîté et la gaucherie de son protégé. Madame de Belbonne rougissait à ces remarques malignes ; et la bonne Nicolie, qui la fixait avec intérêt, regardait de tems en tems en soupirant le fidèle Auxerre qui soupirait aussi, et levait les yeux au ciel.

J'avais oublié de dire que Célestin, le domestique du commandeur, s'était jeté dans la danse à corps perdu : il était là aussi qui sautait, gambadait à-peu-près à la manière du grand Paul, et il ne manquait plus que ce tableau au commandeur, qui aimait beaucoup ce zélé serviteur, pour le faire rire à tomber par terre. Quand la danse eut bien fatigué nos jeunes gens, les ménétriers vinrent donner une espèce d'aubade à la maîtresse du château, et tout cela disparut en dé-

filant devant la marquise, dans le même ordre qu'à l'arrivée de ces joyeux personnages.

Cette petite fête impromptu avait un peu distrait madame de Belbonne. Quand elle fut terminée, Paul s'avança pour en recevoir le prix : il méritait bien des éloges et des remercîmens, ce bon garçon : aussi la marquise lui en témoigna-t-elle sa reconnaissance, mais par signes, pour n'être pas entendue du vieux Marcian. Ces signes néanmoins étaient très-intelligibles; car elle lui glissa dans la main une bourse qui contenait quelques louis. Paul, humilié par ce cadeau qu'il n'avait pas prétendu mériter, voulut rendre la bourse : on lui serra la main, on lui fit signe de s'éloigner, et quelques larmes vinrent border les paupières de l'intéressante bienfaitrice. Le commandeur battit des mains, fit mille complimens au joyeux ordonnateur de la fête; et l'abbé

Bardot, qui était accouru au bruit des instrumens, frappa sur l'épaule de Paul, en lui disant d'un air assez distrait : C'est fort joli, mon ami, très-joli ! Tu prouves un bon cœur, et, si tu continues ainsi, tu attireras sur toi les bénédictions du ciel.

Le bon Marcian ne put s'empêcher de sourire du plaisir que lui avait procuré l'attention de son jeune serviteur, qui avait pensé à fêter la digne châtelaine ; et Nicolie, Auxerre, ainsi que Célestin, ne cessèrent de faire l'éloge du pauvre Paul, qui, tout rouge, tout timide et cependant bien content, ne put que répondre à tant d'éloges : Bah, ça n'en vaut pas la peine; vous êtes trop bons, trop honnêtes ; ce n'est pas encore là ce que mérite madame, etc. etc. etc.

On parla bientôt de retourner au château, et la marquise ne quitta pas la ferme sans y laisser des marques de sa gé-

nérosité, de sa bienfaisance accoutumée. Tout le monde la bénissait; tout le monde l'accompagnait jusqu'à sa voiture.... Elle se retourna quand elle fut près d'y monter, prit la main de Marcian, la serra contre son cœur, et se contenta de lui dire d'un son de voix étranger au sien : Adieu !.... adieu, bon vieillard !....

Ces paroles frappèrent de nouveau le fermier, qui porta la main de la marquise sur ses lèvres, et lui fit à son tour l'adieu le plus touchant.

Tandis que la marquise très-émue, le commandeur très-content de sa matinée, et l'abbé Bardot bien pansé, reprennent, en causant ensemble, le chemin du château, restons à la ferme, et suivons-y notre bon Paul, qui a quelque chose à dire à la petite Louise.

Paul laisse Jacques et Marie, les deux fidèles domestiques attachés à la ferme, enlever les vestiges du déjeûner, réparer

le

le désordre indispensable que la présence des illustres étrangers qu'on y a reçus a occasionnés : il laisse également le vieux Marcian livré à ses réflexions, ou causant avec Nicolie, qui cherche à détruire ses soupçons : Paul prend la main de Louise et l'emmène au fond du jardin sur un petit tertre de gazon où il s'assied avec elle.

Que me voulez-vous, monsieur Paul? vous m'emmenez comme cela mystérieusement ici?... —Je veux, si vous le permettez, causer un petit moment avec vous, mademoiselle Louise! — Et... sur quoi, monsieur Paul? — Oh, sur bien des choses, mademoiselle Louise. Il y a si long-tems que j'en ai sur le cœur! — Et moi aussi, allez, monsieur Paul. — Bah! c'est plaisant; si c'était le même secret que nous eussions à nous communiquer? — Cela se pourrait bien. — Je n'ose m'en flatter. — Pourquoi? — Oh! c'est qu'il y

a des choses qu'un homme peut dire, et qu'une femme est souvent bien éloignée de penser! — Vous savez, monsieur Paul, que nous pensons toujours ensemble! — Oui, pour ce qui regarde la reconnaissance que nous devons à notre bon maître, la tendresse que nous lui avons vouée. — Oh! nous pensons cela, et puis encore... — Eh puis encore?... — Dame, parlez, monsieur Paul? — C'est ce que je tâche de faire, mademoiselle Louise.

Paul soupire et regarde Louise; Louise baisse les yeux d'un air embarrassé qui intimide le jeune homme. Moment de silence... Paul le rompt à la fin par une question qui semble tomber des nues : Quel âge avez-vous, mademoiselle Louise? — Mais... seize ans à la Sainte-Suzanne prochaine. — Et moi, le jour de Saint-Nicaise, j'aurai dix-huit ans accomplis... C'est... Nous sommes tous les deux à l'âge où l'on sent son cœur? — Oh, je sais bien que

j'en ai un, monsieur Paul. — Et moi, je sens le mien aussi, mademoiselle Louise, et souvent. — Bon! que vous dit-il donc, ce pauvre cœur? — Il me dit, mademoiselle Louise... Dame, il me dit comme cela que vous êtes bien jolie, bien aimable... Le vôtre?... — Le mien!... le mien me fait remarquer que vous êtes un bien bon enfant, monsieur Paul.—Voyez-vous, ces deux cœurs-là comme ils s'entendent! Il y a bien encore quelque chose que le mien me dit tout bas; mais je n'ose pas vous répéter cela. — Pourquoi? dites tout, monsieur Paul. — Me promettez-vous la même franchise? — Oui, oh oui, monsieur Paul... Eh bien?... — C'est que... c'est que je voudrais.... vous avoir pour femme, si vous vouliez le permettre, mademoiselle Louise. — Vraiment, ce serait avec bien du plaisir, monsieur Paul... Mais nous sommes encore bien jeunes. — Bah! nous sommes assez âgés pour être

mari et femme peut-être? — Eh puis. . . nous n'avons point de parens.

Paul rougit. Louise continue: Moi, du moins, j'ai perdu les miens; et vous.... connaissez-vous les vôtres?

Paul se trouble davantage. Louise poursuit: Je suis la fille de deux pauvres ouvriers qui sont morts, à ce qu'on m'a dit, d'un accident, en voyageant dans la France. J'étais bien jeune; un respectable seigneur vint me chercher chez les bonnes gens auxquels mes parens m'avaient confiée: il me prit par la main, essuya mes pleurs, et me conduisit chez monsieur le commandeur de Waroménil, qui eut la bonté de me recommander à madame la marquise. Je fus présentée à cette chère dame par le bon Célestin, qui me fit faire la route de Paris; et madame la marquise me plaça à ce village. Voilà ce que je suis, monsieur Paul; une pauvre orpheline, sans parens, sans fortune. . .

au lieu que vous, vous avez encore votre père ? Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez encore votre père ?. . .

Paul est fortement ému ; il répond en balbutiant : Oui. . . j'ai eu. . . il est vrai. . . j'avais un père. . . je l'ai connu dans ma tendre enfance. . . mais il est mort, oh ! il est mort ; depuis bien des années je n'en entends plus parler. — Et votre mère ? — Je ne l'ai jamais connue. Tout ce que je sais, c'est que madame la marquise eut autrefois la bonté de m'arracher à une condition très. . . à la misère en un mot ; qu'elle m'amena ici, me fit rester longtems chez monsieur le curé, où je servais la messe, sonnais les cloches, etc. . . Et depuis, j'entrai dans cette ferme où il y avait un autre fermier. Monsieur Marcian vint s'y établir ; j'y restai près de lui. . . Voilà, à mon tour, tout ce que je sais de ma naissance. . . Mon père n'existe plus ; je n'ai jamais su quelle était ma

mère, et je dois tout aux bienfaits de madame la marquise... Mais elle est bonne; elle apprendra que je vous aime, mademoiselle Louise... oui, que je vous aime! voilà le grand mot lâché, et elle nous unira. — Croyez-vous? — J'ose l'espérer, si vous voulez bien le permettre.—Je vous assure... que cela ne me fera pas de peine du tout. — Vous êtes bien bonne!... Ha ça, nous voilà donc d'accord? —Oh oui, nous le sommes. — Que je suis content! nous serons mariés, oh! n'en doutez pas? Monsieur le commandeur est bon; je l'ai vu sourire, là, ce matin, en nous regardant, et je suis bien trompé si je ne l'ai pas entendu dire tout bas à madame: *Nous marierons ces jeunes gens-là un jour!* Vous n'avez pas entendu ces mots si doux, vous, mademoiselle Louise?—Pardonnez-moi, monsieur Paul; j'écoutais aussi; et monsieur le commandeur a bien dit cela. — Là, voyez-vous que rien ne s'opposera

plus à notre bonheur? — Mais. . . je ne vois pas... Il y a pourtant une chose, monsieur Paul, oh! une chose terrible, à laquelle nous ne pensons pas. — Et laquelle, mademoiselle Louise? — C'est que nous n'avons point d'état. — Ah bah! avec des bras, du zèle et de l'activité... — Pour moi, je ne sais ni lire ni écrire, monsieur Paul. — C'est comme moi, mademoiselle Louise... Cependant, depuis six mois je prends tous les deux jours des leçons de lecture, que monsieur le prieur de Garnay veut bien me donner; mais je ne suis guère avancé: il dit que j'ai la tête dure. — Cela se pourrait bien, monsieur Paul. — Bien obligé, mademoiselle Louise. . . mais votre franchise me plaît. Je crois en effet que je ne suis pas appelé à la lecture, à l'écriture, à toutes ces belles sciences qui distinguent les grands seigneurs de nous autres villageois. . . Cependant, si cela vous plaît,

mademoiselle Louise, je vais redoubler de travail pour apprendre, et cela ne sera pas difficile ; car je sais déjà assembler mes lettres. Tenez, voyez dans ce petit livre que j'ai toujours sur moi ; J', a, i, *J'ai*... m, e, *me; J'ai-me : J'aime !* Voyez-vous ? ce mot-là veut dire *j'aime :* Oh ! qu'il est joli à prononcer ! *J'aime !*... Et s'il y avait au bout de cela *mademoiselle Louise,* ça serait bien plus aisé encore : *J'aime !* m, a, *ma*, d, e, *de, made*, *mademoiselle Louise ; J'aime mademoiselle Louise ;* oh ! comme ces lettres-là sont douces à prononcer !... J'apprendrai, j'apprendrai bien : je vous réponds qu'avant un an d'ici je saurai lire tout comme Nicolie, qui tous les soirs lit à notre bon maître la vie du Saint du jour, et à moi des jolies histoires bien touchantes. Eh puis après, je vous apprendrai cela à votre tour ; dame, il faudra bien m'écouter, être docile, mademoiselle Louise ! — Oui, comme vous l'êtes avec monsieur le prieur,

qui se plaint de vous, qui dit que, lorsqu'il vous montre vos lettres, vous ne l'écoutez pas ? — Que voulez-vous, mademoiselle Louise, je ne pense qu'à vous, je ne vois que vous par-tout, aux champs, à l'église, au travail : c'est votre faute ; pourquoi votre figure si jolie, que j'ai toujours là et là, dans mon cœur et dans ma mémoire, me donne-t-elle si souvent des distractions? — Allons... revenons à ce que nous disions; nous parlions d'un état. — En attendant que j'en aye un.... Vous ne savez pas, mademoiselle Louise ?... j'ai de l'or ! Voyez-vous cette petite bourse que madame vient de me donner ? Il y a cinq louis d'or là-dedans, et vingt que j'ai là-haut en réserve dans ma cassette, qui me viennent encore des bontés de madame, lorsque je lui porte un bouquet, ou que j'ai le bonheur de lui rendre un léger service ; cela fait vingt-cinq louis ? vingt-cinq louis, mademoiselle Louise,

jugez donc quelle somme ! je crois qu'on peut bien se marier avec cela ! —C'est toujours quelque chose.... mais c'est à vous ; moi, je n'ai rien. — Vous n'avez rien ? qu'elle est bonne là, mademoiselle Louise ! est-ce que cette somme n'est pas à tous les deux ; puisque nous nous destinons à être mari et femme, et que, dès ce moment, nous ne faisons plus qu'un ? n'est-ce pas, mademoiselle Louise, que nous ne faisons plus qu'un, vous et moi ? — Oui, oh oui, monsieur Paul. — Eh bien, voilà qui est décidé. Je vais bien apprendre à lire ; puis je confierai nos petits projets à monsieur le prieur ; je le mettrai dans nos petits intérêts, et il nous aura le consentement de madame, de monsieur le commandeur, de notre bon maître, de tous ceux qui nous sont chers. — Tâchez que cela soit bientôt, monsieur Paul ! — Tout de suite, mademoiselle Louise, ou du moins le plutôt possible. —Voilà qui est

dit. — Donnez-moi le bras, mademoiselle Louise, et retournons à la ferme, où l'on a peut-être besoin de nous? Ah, mon Dieu, comme cette conversation-là m'a soulagé! — Et moi donc, monsieur Paul! je ne l'oublierai jamais, je vous assure. — Ni moi non plus.

Nos jeunes gens revinrent à la ferme, plus gais, plus contens que de coutume, et ils reprirent leurs champêtres travaux.

Cependant le commandeur et sa belle parente étaient rentrés au château, et déjà monsieur de Waroménil parlait du petit voyage qu'il préméditait pour le lendemain à Entreval. La marquise lui fit observer que ce jour-là était le jour solennel de Pâques, et que la décence exigeait qu'elle assistât avec toute sa maison à l'office divin. Le commandeur, un peu contrarié de ce retard, sentit la force des raisons de la marquise, et remit son voyage au surlendemain. Le jour de Pâques ar-

riva : la marquise, son parent et l'abbé Bardot allèrent s'établir dans le banc seigneurial à l'église ; ils s'amusèrent beaucoup, le commandeur particulièrement, de voir au lutrin le bon Paul, qui, revêtu d'une aube blanche et d'une chape rouge bordée en or, chantait à tue-tête l'office, et criait plus fort que les autres chantres. Ce pauvre jeune homme était d'une componction, d'une attention à son affaire, qui édifiaient vraiment les spectateurs, et faisaient souvent sourire les moins dévots, par les éclats de voix qu'il poussait jusqu'à la voûte en chantant du latin qu'il estropiait de la manière la plus comique. Le commandeur en fit souvent des plaisanteries auxquelles la marquise répondit en souriant d'une manière forcée.

Sur le soir, le pasteur vint souper au château, et le commandeur ainsi que l'abbé Bardot s'amusèrent encore aux dépens de Paul, ce qui parut de nouveau

affecter madame de Belbonne. L'abbé Rendu s'empressa de tourner sur un autre sujet cette conversation, qu'il savait bien devoir déplaire à la maîtresse de la maison ; il s'amusa à combattre à son tour l'abbé Bardot sur des points de philosophie ; et la dispute devint si forte entre eux deux, que l'abbé Bardot quitta la table, et se retira chez lui fâché tout rouge. Quand il fut parti, la marquise, qui lui en voulait des épigrammes qu'il s'était permises contre Paul, son protégé, adressa ainsi la parole au commandeur : Vous devez savoir, mon cher parent, que vos amis, tous ceux qui pourront vous être chers, seront toujours bien reçus chez moi ; mais en vérité cet abbé Bardot n'est guère digne d'être admis à votre société ? — C'est vrai, interrompit le prieur ; je ne conçois pas comment monsieur le commandeur s'est embarrassé de cet homme-là. — Que voulez-vous, répondit le com-

mandeur, j'étais triste, désolé, le jour de mon départ de Paris; j'étais seul, absolument seul; il me faut du monde autour de moi, cela me distrait : ce diable d'homme se trouve sous ma main, je le prends sans réflexion... cependant, pour peu qu'il vous ennuie.... — Moi! reprend la marquise, il ne m'ennuie nullement; mais je le crois un égoïste, un homme faux. — Comment, dit le prieur, mais un homme dangereux! Ne m'a-t-il pas conté certaine histoire qui lui est arrivée dans une maison, où il a marié une vieille femme avec un homme masqué : il s'est conduit là, ah!... — Ha, ha! il vous a raconté cela? Mais vous ne savez pas que c'est mon neveu, le chevalier de Verceil, qu'il a marié, une belle nuit, à cette vieille folle? — Est-il possible! — Cela n'est que trop vrai, mon cher. — Jésus-Maria!... Racontez-moi donc cela! — Je le veux bien : écoutez, écoutez?

Le commandeur aime à parler, le prieur est curieux d'anecdotes ; celui-ci rapproche sa chaise pour mieux entendre : le commandeur lui répète tout ce qu'il a appris à Paris de monsieur de Marville ; le prieur joint à ce récit des notes qui ne sont pas à l'avantage de l'abbé Bardot, et le résultat de cet éclaircissement, est le projet qu'on forme d'éloigner cet homme peu digne des bontés qu'on a pour lui ; mais il est sans place ; il est convenu qu'on lui en cherchera une, et qu'on ne lui dira de se retirer que lorsqu'on lui aura procuré une occupation qui puisse le faire exister. C'est madame de Belbonne qui ouvre cet avis, et qui promet de s'employer dans ses connaissances pour trouver un asile à l'abbé Bardot. Le commandeur reproduit le dessein qu'il a d'aller visiter son château d'Entreval ; et la marquise cédant, quoiqu'à regret, à ses sollicitations, promet de l'y accompagner le lendemain.

Ce moment tant souhaité par le commandeur arrive, et il part avec sa belle parente pour Eutreval, qu'il n'a pas vu depuis plus de vingt ans. Laissons ces deux amis aller visiter ce vieux château, où nous irons bientôt les retrouver ; et revenons à notre bon Paul, qui va passer une journée bien différente de celle de la veille.

Fin du premier Volume.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY